

Emmering von Muttel, Hauptversteher
Lafar, geb. im Jahr 1714 zu Conz, ⁱⁿ
Leip im Thal = La = Langer, Lantzen Nann =
gatal, geht.

Staatsbibliothek
Berlin

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN.

Neuchâtel le 13. Mars 1744.

Il est bien mal, sans doute, que je ne vous aie pas répondu
plus-tôt, Monsieur & très-cher Ami. Mais depuis trois Mois, je ne suis,
pour ainsi dire, pas à moi. Mon frère aîné a levé une Compagnie dans
le Pais, pour la France; & comme il a été obligé de courir souvent de
côté & d'autre, je me suis vu dans la nécessité de faire l'écrouleur, en
tant atome, & mon cabinet étoit continuellement rempli de
soldats & d'embaucheurs. Enfin, mon frère est complet, & il s'est
même rendu à Besançon, auprès de la troupe. Me voilà délivré
d'un Métier, lequel, s'il est désagréable pour tout le monde, c'est
bien d'avantage pour un homme de mon humeur. Si je vous
réponds si tard, mon cher Monsieur, je ne vous en suis pas moins
obligé des deux Lettres que vous m'avez écrites, & sur tout de la
première, que M. Verret m'a remise. Elle est telle que je la aime
de mes Amis, c. a. d. grande & détaillée; & j'y répondrai de point en
point. Je suis très-sensible à la cordialité avec laquelle vous prenez
part à ma fortune; & le moins que je vous doive est, sans doute, de
vous en détailler & les sources & l'état. On vous a mal informé, en
vous disant que la Reine mère de Prusse y a contribué. Je dois beaucoup
à cette Princesse, pour les bontés qu'elle a eu pour moi, pendant mon
séjour à Berlin; mais je croi qu'elle ne pouvoit rien faire à Dresde en
ma faveur. Vous le dirai-je? C'est ma Défense de Leibnitz qui m'a
préparé les voies en saxe. 1^o Elle m'a valu l'amitié de M. Pallou, ^{duquel}
que j'estime infiniment & ~~avec~~ vous auriez peine à vous figurer tout
le mérite, sans l'avoir un peu fréquenté. Après cela, mon Ouvrage
m'y avoit fait quelque réputation, & en arrivant dans cette Cour, j'y
trouvai le monde heureusement prévenu en ma faveur. Une Lettre
d'un Ami de grand mérite & de haute considération, ne contribua pas
peu à fortifier cette prévention favorable. J'y fus reçu avec le Marquis

D'Equilles, sur un pied distingué, & j'eus le bonheur de ne pas déplaire au Roi & de gagner la Bienveillance du 1^{er} Ministre, qui est bien le plus aimable & le plus digne seigneur qu'il y ait peut-être au monde. Le Dessein fut bien-tôt pris de me donner de l'emploi, & il ne fut plus question que de chercher ce qui pourroit me convenir. On arrêta, après m'en avoir fait parler, que je serois fait d'abord Conseiller d'Ambassade; & comme je ne souhaitois pas de rester à Dordrecht sans occupation, on me dit de venir attendre chez moi, que le Ministre eût pris ses arrangements pour m'en donner. Voilà où j'en suis encore, parceque les Circonstances n'ont pas permis que l'on mit plus-tôt la dernière main à mon Etablissement. Mais le Temps approche, auquel je dois être employé. Vous pensez bien que ce Délai m'auroit paru long, si je n'avois ici une occupation assez aimable pour me faire trouver le temps court. J'aime autant & plus que jamais, & j'ai le plaisir de voir que je ne suis pas hâï: Je vois ma Maîtresse & plus souvent qu'il m'est possible, mais pas autant que je voudrois; & c'est là toute ma peine. Dans une petite Ville comme la nôtre, le Public gêne toujours les Amans, & si une fille ne voit pas le sacrement dans une perspective bien prochaine, elle n'ose voir son Amant tous les jours. Je suis encore à cet égard plus heureux que bien d'autres, aiant heureusement à faire à gens très-raisonnables. Le Père & la Mère de ma Maîtresse, aiant, avec raison, beaucoup d'estime pour leur fille, ne la gênent point du tout, & sans les mêmes Causeries, dont vous avez éprouvé le desagrément, tous mes jours seroient également heureux. Voilà, mon cher Ami, l'histoire de mes Amours. Elle ne fournit pas des événemens comme celle des vôtres. J'ai leu avec tout l'intérêt possible, le détail que vous m'en faites, & j'y ai parfaitement reconnu le caractère des Personnages. Je vous félicite d'être délivré des jalouses fureurs de l'une & des airs importants de l'autre; & j'attens avec impatience

la nouvelle qu'une heureuse conclusion vous aura dédomagé de tout ce
qu'ils vous ont fait souffrir. Le caractère de votre Chère future m'est
après connu, pour que je sois certain du bonheur dont vous jouirez
avec elle. Je vous recommande seulement, quand vous serez dans les
bras, de penser un peu au Rhumatisme, & je croi que la méthode de
faire dit à part vous sera nécessaire. L'attouchement d'une jeune femme,
jolie & bien portante, est trop séduisant, même pour un Philosophe,
& je crains qu'il ne vous rendit après Dévot pour chanter tous les
jours des Te Deum. Il seroit beau & bon, s'il n'étoit à craindre
que les suites ne vous obligassent à avoir recours au beau Philène.
Je suis mortifié qu'un même avant que d'avoir goûté le plaisir, vous
aiez senti une atteinte du mal que je croi pouvoir en être une suite;
mais j'espère qu'elle n'aura pas été bien sérieuse, puis que vous ne m'en
dites rien dans votre billet du 21. Xbre. Le Billet est venu sans doute
dans une Lettre de M^r. Reichier, car je l'ai reçu par le Courrier de Genève.
J'ai appris quelques fois par des Amis, des Nouvelles de l'Académie, dont j'étois
bien persuadé que vous seriez Membre. Mais je pense comme vous à son sujet,
& je n'en augurerai bien que quand le Roi aura joint de bonnes Vœux aux siens.
Vous me faites souvenir que j'ai quitté Berlin sans vous laisser un Exemplaire de
ma Des. de Leibnitz, & je vous en fais mes excuses, vous promettant de reparer
cette faute involontaire à la 1^{re} occasion. Mais vous savez que l'extravagance
de mon Libraire me justifie; on ne trouve cet Ouvrage nulle part, & j'ai
été obligé d'en emprunter un Exemplaire d'un Ami, pour l'envoyer à une
Dame de Paris, qui vouloit le voir.
Mess^{rs}. de Bullot & Perret vous font leurs Complimens. Faites agréer les miens,
je vous prie à tous nos Amis, particulièrement à M^r. le Marquis d'Argens. Je
vous prie de saluer cordialement toute votre Maison & vous prie en particulier d'embrasser
de ma part l'aimable Tanchonette. Pour Mad^{lle}. d'Ansin votre chère Promise,
dites lui en mon nom tout ce qu'il vous plaira, & apprenez lui combien je m'intéresse
à votre commun bonheur. Je ne pense pas qu'elle veuille porter les Fulottes,
quand vous serez unis, & je suis encore mieux que vous n'êtes pas un Matthieu. Je
suis bien aise que celui-ci soit content dans sa servitude, & je souhaite qu'il le soit
toujours, faites lui, s. v. p. mes Complimens. Adieu, mon cher Monsieur, je ne vous
fais pas de longues protestations d'Amitié; vous me connaissez & vous devez être
persuadé du sincère & cordial attachement avec lequel je suis, mon cher Ami, Votre
très-humble & très-dévot serviteur L. de Vattel.

Cette lettre étoit commencée par le 1^{er} mais je n'ai pu l'écrire qu'aujourd'hui 16.

Paris France

Monsieur

Monsieur Tormey Professeur en
Philosophie au Collège Français

à Berlin.

14 6/22

22



Neuchâtel le 16. janvier 1766.

Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes écrit, mon cher Ami. La Guerre m'a forcé à garder le silence, & sans doute que la même raison m'a privé de vos Lettres. Pourrions nous donc aujourd'hui que la Paix est faite, à en goûter les fruits. Je mettrai toujours au nombre des plus agréables, la liberté de m'entretenir avec un Ami tel que vous, & je me flatte que vous penserez à peu près comme moi. Mais que direz-vous de ce que je recommence notre correspondance en vous demandant un plaisir, qui vous coûtera plusieurs atées & venues, à vous dont le temps est précieux? Je me flatte, cher Ami, que vous ne voyez pas ce temps mal employé, en le destinant à servir un homme d'un mérite distingué & à me faire le plaisir le plus essentiel que je puisse vous demander. Voici de quoi il s'agit. M^r. David Gaudet Conseiller d'Etat, avoit obtenu une survivance de Châtelain, pour laquelle il avoit sacrifié une somme considérable, employée aux Recrues du Roi. Il vient de mourir sans en avoir profité, & la Famille, pour éviter la perte de la somme qu'il avoit donnée, songe à obtenir cette même survivance pour elle-même. de M^r. de Clerveilleux Marquis de Devain, Beau-frère du Défunt. M^r. de Clerveilleux a remis son Placet à M^r. notre Gouverneur, qui l'envoie aujourd'hui en Post. Le succès, comme vous pensez bien, dépend uniquement du Rapport qu'en feront les Ministres au Roi. Voici donc, mon cher Ami, ce que j'attends de votre Amitié & dont je vous prie avec toute l'affection imaginable. Si vous êtes bien avec M^{rs}. de Coderails & de Noriz, comme j'ai lieu de le croire sur ce que vous me marquez dans une de vos précédentes, employez, cher Ami, je vous en conjure, toute votre adresse & toute votre Eloquence à obtenir d'eux la Grace que M^r. de Clerveilleux demande. Je vous dis pour être certain qu'elle dépend entièrement du tour qu'ils voudront bien donner à leur rapport. Et comme ces M^{rs}. se rapportent volontiers à M^r. Culeman de toutes nos Affaires, si vous connoissez quelque moyen de nous rendre celui-ci favorable, je serois assuré du succès.

Si vous voyiez qu'il nous est contraire, il faudroit tâcher de persuader à
J. E. de Podewils de ne s'en pas rapporter entièrement à M^r. Culeman,
qui peut agir souvent par ses vues particulières, & si une fois vous étiez
asuré de M^r. de Podewils, il faudroit faire votre possible pour que l'affaire
s'expédiât, sans que J. E. en parlât à personne, & nous n'aurions plus besoin
de M^r. Culeman, auquel cependant j'ai cru que M^r. de Merveilleux devoit écrire,
& j'envoie la Lettre à M^r. de Jarriges, en le priant de se rendre votre solliciteur
auprès de ce Conseiller Privé. Etiez la bonté, mon cher Ami, de vous
aboucher avec M^r. de Jarriges & de concerter ensemble vos Démarches.
On ne manquera pas de vous objecter d'abord, que le Roi ne donne point
de survivance. Je le sais, & je ne songerai jamais à en solliciter une pure
& simple. Mais notre cas est tout différent. La survivance en question
étoit donnée depuis seize ans, & on demande seulement que M^r. de
Merveilleux soit mis à la place de son B^eau-frère, qui en étoit
pourvu & qui l'avoit payée chèrement au feu Roi. Nous avons
un exemple tout récent d'un semblable remplacement & même dans
un cas infiniment moins favorable. M^r. Paulet aiant obtenu
la survivance de la Mairie du Locle & étant mort avant que
l'emploi fut vacant, la Cour a donné cette même survivance
au S^r. Sandol, qui n'étoit point Parent de M^r. Paulet. Je vous
prie de bien retenir ceci, afin que vous aiez de quoi répondre sans
replique à l'objection que le Roi ne donne pas de survivance. Vous
sentirez combien le cas de M^r. de Merveilleux est plus favorable. Il y a
certainement de la Justice à ne point laisser perdre à cette famille
tout le fruit d'une Grace qui lui a coûté plus de mille écus pour
des Recrues envoyées au feu Roi. Vous pouvez assurer hardiment
les Ministres, que vous sollicitez en faveur d'un homme d'un
mérite très-distingué, éclairé, plein de droiture & de probité &
que tout le Pais verroit avec joie dans un Part qui le rendroit
Juge né aux Etats, où nous avons grand besoin de Juges tels que lui.

Il y a 24 ans qu'il est clair de Beauvais; cet emploi est si éloigné d'être lucratif
qu'il coûte toutes les années quelque chose à celui qui l'exerce, & c'a toujours été
la coutume dans ce pays de donner à ceux qui ont desservi ces emplois ou beaucoup
quelque charge plus avantageuse, sans quoi aucun bon sujet ne voudrait s'en
charger. ~~deuxième~~. Voilà, cher Ami, les Armes que je puis vous fournir
pour remporter une Victoire que j'attends de votre Esprit, de votre habileté
& de votre Amitié pour moi. L'en'ai qu'un mot à vous dire pour vous
faire comprendre tout d'un coup à quel point l'affaire dont je vous parle
m'intéresse. M. de Merveilleux est Père de l'aimable Demoiselle dont nous
avons souvent parlé lorsque j'étais chez vous. Votre Soeur est plus capable qu'un
autre de bien sentir ce que c'est que de pouvoir rendre service à un Objet tendrement
aimé dans la Personne de son cher Père. Rien n'égale ma reconnaissance, mon
Ami, si vous voulez bien contribuer à me faire goûter une si douce satisfaction.
Il me semble qu'il seroit bon de faire recommander notre Affaire aux Ministres & à M.
Luleman par S. M. la Reine mère; c'est ce que le Marquis d'Argens obtiendrait
aisément. Parlez-lui en, mon cher Ami, je vous en prie, en lui présentant
mes respects. Il ne me refusera certainement pas ce bon Office. Mais s'il
veut bien s'en donner la peine, il faudroit qu'il informât exactement l'Office
de l'affaire, & qu'il la suppliât d'en parler à M. de Vodeville, comme d'une
chose qui dépend de lui ~~lequel se fait absolument~~ car si la Reine se contente d'une
Recommandation vague, le Ministre pourroit bien ~~se contenter~~ en disant que la chose
n'étoit pas faisable. Je vous prie encore un coup, cher Ami, de vous
aboucher avec M. de Jarriges, & de concerter ensemble ce qu'il y aura de mieux
à faire. Je voi qu'il ne faut dire à Personne que je me mêle de ces sollicitations
pour un de vos Amis. Il peut-être qu'un ennemi secret qui vous traverseroit
fuites-moi réponse promptement, je vous en prie, & donnez-moi de vos nouvelles.
Le m'impatiente de savoir ce que vous faites & comment vont les Deum & les Ouvrages
de votre Cabinet. Je ne suis pas encore employé. La Guerre m'a retardé les
deux Années; maintenant qu'elle est finie, j'espère qu'on me donnera de
l'ouvrage au premier jour. Je souhaite, mon cher Ami, qu'on me mette
en mesure de pouvoir vous rendre quelque service digne de vous & digne
de l'amitié inviolable avec laquelle je serai jusqu'au tombeau
Monsieur & cher Ami
Vos très-humble & très
obéissant serviteur
de Vattel.

ches respects, j. v. p. à Madame votre Epouse,
& embrassez j. moi l'aimable Tanchonette.

Le vœux de répondre, mon cher Ami, que nous aurons des Connuissances dans la Science
sont si vous écrits; & ceux qui n'ayant point de bonnes raisons, offrent sans
doute de l'argent. Le vœux & ceux pour vous faire voir qu'il faut user
d'une extrême diligence & ne rien négliger. Si nous devons réussir.

L'ar ardeur de V. T. H. Jersualem
Paris rue Royale de l'Académie

Monsieur

Monsieur Formey, membre de la
Société Royale des Sciences & Professeurs
en Philosophie au Collège François

A Berlin



Monsieur

Quoique je n'aie point eu de vos Nouvelles depuis plus de deux années, je connois trop votre caractère pour douter un moment que vous n'aiez toujours pour moi la même bonté & la même Amitié dont vous m'avez donné tant de preuves pendant mon séjour à Berlin. C'est sur cette confiance que je vous écris aujourd'hui, mon cher Monsieur, pour vous demander vos bons Offices dans une Affaire à laquelle je m'intéresse plus vivement que si elle me regardoit moi-même.

Voici de quoi il s'agit.

M.^r David Gaudot Conseiller d'Etat (Vous aurez soin, s. v. p. de bien faire connoître que c'est David & non pas Josué Gaudot, ce dernier étant très-mal en cour) M.^r D. Gaudot, dir-je, avoit obtenu du feu Roi une survivance de Châtelain, pour laquelle il avoit sacrifié plus de mille Lys, employés aux Recrues de S. M.^{te} Il est mort sans avoir joui de la Charge, en sorte que sa famille perdrait ces 1000 Lys, si cet Lys n'alloit pas à un autre. M.^r de Merveilleux Beaufrère du Défunt, supplie donc Sa Maj.^{te} de vouloir bien transporter sur sa tête la survivance dont M.^r Gaudot étoit pourvu, & il le fait dans l'intention de faire part des Bénéfices aux enfans du Mort. Il a remis son Place à M.^r notre Gouverneur, qui l'envoie aujourd'hui en cour; & M.^r Jacob vous remettra une Lettre qu'il écrit à M.^r Culeman. Je vous supplie, Monsieur, avec toute l'affection dont je suis capable, & par toute

L'Amitié dont vous m'honorez de faire tout ce qui dépendra de vous pour le bon succès de cette Affaire. Vous ne sauriez me rendre un service plus essentiel & auquel je sois plus sensible.

Vous êtes Ami de M^r. Lichel Secrétaire du Cabinet. Si vous pouvez l'engager à demander cette faveur à M^r. Le Conseiller Privé Culeman, comme une chose qu'il prendra sur son compte & dont il lui saura particulièrement gré, je me tiendrai assuré du succès. On ne manquera peut-être pas de lui objecter que le Roi ne donne point de survivance. Mais ici il n'est pas question de donner une nouvelle survivance, il s'agit seulement de faire passer celle que M^r. Gaudot avoit obtenue & payée fort cherement, à M^r. de Merveilleux son Beau-frère. C'est un arrangement pris en Famille, pour tâcher de tirer parti d'une chose qu'il leur coûte beaucoup. La Cour a déjà accordé des grâces toutes semblables, & même dans des cas infiniment moins favorables. M^r. Paulet avoit la survivance de la Chaire du Loct; étant mort avant le Possédant, le Roi a transporté cette même survivance au f. Jandol, qui n'étoit point Parent de M^r. Paulet. Je vous conjure encore une fois, mon cher Monsieur, de faire tous vos efforts pour engager M^r. Lichel à se charger tout de bon de la Demande de M^r. de Merveilleux, & d'en parler comme d'une chose dont il fait son Affaire, à M^r. Culeman & même à f. de Pédervils. S'il a la bonté de s'en charger, vous lui remettrez la Lettre de M^r. de Merveilleux pour qu'il la rende lui-même à M^r. Culeman. S'il n'y avoit pas moyen de l'engager à cette Demarche, tâchez au moins, je vous prie, d'obtenir de lui un Billet, que vous auriez bien la bonté de porter à M^r. Culeman, & vous ne me refuserez pas la grâce de le solliciter puissamment vous-même.

Il seroit peut-être bon aussi de faire parler à Madame par Monsieur le
Conseiller Eller son Médecin. Je vous en laisse le Maître. En un mot,
mon cher Monsieur, je vous conjure de faire tout ce que vous jugerez
propre à nous procurer un heureux succès. Je m'en remets volontiers
à votre prudence, & j'attens tout de votre Amitié & du penchant que
vous avez à servir les honnêtes gens. M. de Merveilleux est l'homme
le plus estimable que nous ayons dans ce Pais, éclairé, intègre, plein
d'honneur & de Probité. Outre que j'ai avec lui des liaisons parti-
culières, qui me font souhaiter passionnément de pouvoir lui rendre
service, je vous assure, mon cher Monsieur, que pour le bien de
ma Patrie je desirerois ardemment de voir un Juge tel que lui dans le
Tribunal des trois Etats, dont les Chanceliers sont Membres. C'est une
raison que je vous allègue volontiers, bien assurée qu'elle fera impression
sur votre excellent Cœur & sur celui de M. Lichet votre Ami.

Il faut, s'il vous plaît, de la diligence, afin que nous ne soyons pas
prévenus par d'autres. Au reste, comme il m'a paru une fois que
M. Culeman ne trouvoit pas bon que je sollicitasse des affaires de ce
pais, ne lui dites point, ni à personne, que je me mêle de celle-ci.

Voilà bien de la peine que je vous donne, mon cher Monsieur, mais vous
m'avez marqué tant d'Amitié, que j'ai hardiment recours à vous pour
une affaire qui m'intéresse infiniment. J'écris à M. Formey
pour le prier d'agir de son côté, s'il a quelque moyen de nous aider, mais
de s'aboucher premièrement avec vous, afin que vous concertiez ensemble
ce qu'il y aura à faire.

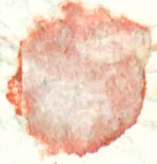
La Guerre a si fort retardé mes affaires que je ne suis point encore employé;
mais j'espère l'être dans peu. Adieu, mon cher Monsieur, présentez
je vous prie, mes respects à Madame votre Epouse, & agréez l'attachement
inviolable avec lequel je serai toute ma vie

Monsieur
à Neuchâtel le 15. janvier 1746.

Votre très humble &
très obéissant serviteur
de Vattel

Monsieur
Monsieur de Jarriges Conseiller
De Cour & Secrétaire perpétuel de
l'Académie Royale des sciences &c.

à Berlin.



Nauchatel le 30. Mars 1746.

J'ai été charmé, mon cher Monsieur, de trouver votre Lettre dans une même feuille avec celle de M. de Larigès & de ce que vous m'écrites, que cette union marque celle de vos personnes. J'aime que mes Amis soient encore Amis entr'eux & par le bien que je vous veux à l'un & à l'autre, j'apprens avec beaucoup de joie que vous êtes étroitement liés. Vous trouverez tous les dars dans cette union mille agréments & le plus solide bien de la vie. Je n'ai jamais douté, mon cher Monsieur, de votre empressement à m'obliger, & vous voir, que j'y ai eu recours avec confiance. Je me réserve encore le même Droit pour le tems où quelqu'un de nos vieux Chatelains fera place malgré lui, puis qu'on n'ose plus parler de survivance. De quoi au reste, M. de Chervilleux est charmé aussi bien que moi, pour le bien de notre Patrie. Pour ne point me répéter, je vous renvoie à ce que j'écris à M. de Quelin, sur les mesures qui nous restent à prendre pour le présent. Si cet Ami se fixe à Redin je vous conseille de vous lier aussi avec lui, & je le souhaite pour le bien de l'un & de l'autre. C'est un Garçon très éclairé & un excellent Cœur. Si vous en parlez à votre Ami sur ma parole, vous me remercierez quelque jour d'une si bonne acquisition. Le détail que vous m'écrites de vos Affaires m'a donné un plaisir infini. Je vois que vous avez tout lieu d'être content de votre fortune, & je me réjouis sur tout du bon état de votre santé. Conservez-la, mon cher Monsieur, & ne vous chargez point trop de travail. Il faut faire vie qui dure. Dès que le Bureau des Affaires étrangères vous donne de l'ouvrage, je compte certainement que votre clientèle s'en fera connoître & que vous y acquerez du Crédit, & comme chacun pense toujours un peu à soi, j'espère déjà que par la suite vous pourrez rendre service à mes Amis dans ce Pais-ci, qui est de ce Département. Vous vous attendez sans doute, que je de mon côté, je vous rendrai compte de mes Affaires. Ce sera bien-tôt fait. Vous savez déjà que je ne manque ni de titres ni d'argent, cependant je ne suis pas ^{encore} entièrement content. Ce qui me manque ce sont des Occupations & un emploi fixe. On m'écrit que je les aurai bien-tôt, & je l'espère. J'ai eu de cruels chagrins depuis 6 mois, ayant perdu un frère d'un mérite très rare & que j'aimois plus que moi-même. Je m'occupe le matin avec Wolff & l'Histoire, & l'après-midi comme vous savez. Remerciez, je vous prie, de ma part tous ceux qui ont la bonté de se souvenir de moi, & faites leur mes complimens. Je mets à leur tête M. le Marquis d'Argens, au souvenir duquel je suis inextinguible, & je le prie de me conserver une Amitié qui me sera toujours infiniment précieuse. Mes respects, &c. &c. à Madame Formey & mes amitiés à l'aimable Lanchon. Adieu, mon cher Monsieur, je vous embrasse de tout mon Cœur. & je suis avec le plus parfait attachement Votre très-humble & très-obéissant serviteur de Vattel.

coll. de Friedl. vous fait bien des complimens. Il est marse de qui s'il de me
avec une Demoielle de cette ville, fort jolie, mais riche, & il y a apparence
qu'il sera bien fait d'aller.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN.

à Berlin.

Monsieur l'Orateur
Monsieur l'Orateur, de l'Académie
Roi de la science & l'Orateur en
Philosophie au Collège Français

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN.

Monsieur Ternes de l'Académie
Roi de Sciences, Inspecteur en
Philosophie au Collège François à

à Berlin.

Monsieur Ternes

Dresde le 24. février 1747.

Je réponds bien tard à votre Lettre du 21. ^{ptre}, Monsieur & très-cher Ami; mais je compte sur votre indulgence. Vous excuserez sans doute un homme distrahit par mille soins, obligé de penser à ses Affaires & de se donner les mouvements nécessaires pour les amener au point où il les souhaite. La Cour n'est pas un pais où l'on soit maître de son temps. Il est vrai que j'aurois bien pu trouver un moment pour vous écrire deux mots, si je ne m'étois proposé que cela. Mais aiant vos Recherches sur les Elémens, je voulois les lire auparavant, afin de pouvoir en raisonner avec vous. Il falloit les lire à tête reposée, & je n'ai pu en trouver le moment que ces deux jours derniers. Ce petit Ouvrage m'a fait beaucoup de plaisir, & je trouve que M. de Jarriger avoit fort raison de penser qu'il étoit propre à augmenter votre réputation. Il est également clair & solide. Je voudrois seulement que vous fussiez un peu plus étendu sur ce qui fait proprement votre sujet; je vous dirai ^{sur} la nature des Idées simples. Je sens parfaitement combien il est difficile de rendre bien complète & bien sensible une Doctrine si relevée & à laquelle les sens & l'Imagination sont si contraires; mais c'est pour cela même que je voudrois que vous l'eussiez entrepris. Je vous avouerai en passant, que j'ai moi-même quelques fois bien de la peine à me tenir en garde contre cette habitude invétérée de l'Imagination, qui me porte à chercher dans les Idées simples, outre la force, un sujet dans lequel cette force réside. Qu'il est difficile à notre esprit de s'élever jusqu'à l'essence des choses, & à leur constitution ~~ou~~ ^{ou} intime, si je puis m'exprimer ainsi! Non-seulement il ne la découvre jamais, mais il chancelle sur toutes les Questions qui la touchent de près. Les Idées

nous manquent; dès qu'il faut aller au delà de ce que nos réflexions —
peuvent déduire des Observations. C'est, Monsieur, pour vous dire encore
ceci en passant, ce qui me rend suspecte la Définition que Wolff donne de
l'Essence & les usages qu'il en tire; je crains que cette Définition ne soit
bonne que relativement à nos ^{Idees, ou à notre manière de concevoir les choses.} ~~connoissances.~~ Permettez-moi de vous
faire une remarque particulière sur vos Recherches. Le §. 41. ne m'a pas
paru aussi solide que le reste. Ne vous laissez-vous point vous-même
laisser entraîner, sans y penser, aux Idees Imaginaires & sensibles? Il me
semble qu'on ne doit pas entreprendre de répondre à l'instance que vous
faites faire aux Géomètres; il faut les arrêter tout court, en faisant voir
que cette instance est fondée sur l'Idee imaginaire qu'ils se font de
l'étendu; l'Idee après réfutée d'ailleurs, dès qu'on en veut faire une réalité.
Les dernières paroles du §. surtout, me paroissent vous avoir échappé. Ce
n'est point la grandeur ou la petitesse qui éloigne ou qui rapproche un être
du néant; c'est la manière d'exister. Un grain de sable est autant éloigné
qu'une montagne. Dieu en est éloigné infiniment, non par son immensité,
mais par la nécessité de son existence. Voilà bien après de l'philosophie
pour une fois, & pour un homme qui apparemment bien d'autres
choses en tête. Je passe à votre Lettre. Elle m'a fait, mon cher Monsieur,
le plaisir que me font toutes celles que vous m'écrivez. J'y reconnois —
toujours le langage de l'Amitié, & il n'y en a point de plus intéressant
pour moi. Le détail de vos Affaires & de votre situation est un autre
Article qui me plaît infiniment dans vos Lettres; j'aime à savoir
ainsi l'état de mes Amis, & je vous félicite de tout mon cœur de ce que
le votre est si gracieux. Elle flatant, mon cher Ami, que vous pouvez
de même à mon égard, je vous détaillerois avec plaisir ma situation,
si cela se pouvoit; mais nous sommes dans deux carrières toutes différentes,
& je dois me borner à vous dire en général que j'ai lieu d'être content pour
le présent. Quoique mon Etablissement ne soit pas encore suffisant pour

Je ne dois pas oublier de faire des compliments à M. de Lamoignon, & de lui souhaiter qu'il en vigne pour lui une Plume de Paroissien.

me procurer le bonheur que vous me souhaitez, j'espère que cela viendra, & même dans peu. Vous croire aisément qu'il n'y a point de félicité pour moi sans cet article essentiel. Elles sentimens sont fondés sur des raisons trop solides pour qu'ils changent jamais, & je suis assuré d'être un des hommes du monde les plus heureux, lorsque je pourrai les couronner. Que n'avons nous été destinés à vivre ensemble, mon cher Ami! Nous aurions passé de beaux jours & n'aurions pas été inutiles au monde, si je puis le dire sans vanité par rapport à moi. Une après grande conformité de sentimens & d'inclinations nous aurait fourni des agrémens continuel dans notre commerce. Une aimable compagne à chacun de nous, des livres, de l'encre, du papier, & le loisir de causer ensemble, nous n'envierions pas le sort des Rois. Mais selon toutes les apparences, il faudra nous contenter d'être heureux chacun à part, sans pouvoir l'être en commun. Je vous félicite de ce que vous avez plusieurs Amis de mérite, & particulièrement M. de Jarriges. Le plaisir que vous goûtez dans son Amitié ne me surprend point, & il y a long-temps que je vous souhaitois cette liaison. Faites lui mille complimens de ma part, s'il est de retour. La façon dont j'ai vu parler de M. d'Arzet confirme la préférence que vous lui donnez sur son Précepteur. Dites moi si vous priez, si parmi vos Amis il n'y en auroit point quelqu'un qui pût vous mettre en état d'être utile, dans l'occasion, aux niens de Neuchâtel. Ils ne seroient pas ingrats de ce que vous feriez pour eux.

Je vous suis bien obligé de l'honneur que vous avez fait à ma Défense de Libaite, mais je n'ai pu voir encore la Bibl. German. J'ai fait imprimer à Paris chez l'Oracron une partie des petites Pièces que j'avois composées sur différens sujets, & dont je croi que vous avez vu quelques unes, sous le titre de Pièces diverses de Morale & d'Amusement. J'en étois bien disposé de vous en envoyer un exempl. de même qu'à M. de Jarriges, mais à peine en ai-je eu le temps en donner ici à tous ceux à qui je dois cette Attention. Je réparerai cela, dès que j'en aurai reçu d'autres, ou peut-être qu'on réimprimera cet Ouvrage ici. J'en ai envoyé un sp. à la Reine Mère de Prusse. Les Bontés dont Elle m'a honoré demandent que je ne néglige aucune Occasion de lui témoigner ma Vénération. Je suis très-charmé que vous tourniez absolument vos Etudes du côté de la Métaphysique & de la Morale. Vous n'avez nul besoin pour y réussir & y rendre des services importants aux hommes, que je vous cède mes faibles Talens. Quels qu'ils soient, je ne pers point le desir ni l'espérance de les exercer encore sur ces matières, qui sont plus que jamais mes Etudes favorites. — L'un m'aperçoit que j'ai comme ma lettre à la 2^e page, mais je n'ai pas le temps de la copier. Adieu, mon cher Ami, faites agréer mes respects à Madame votre épouse & mes complimens à l'aimable Pauchonnette & à tous les Amis. Ne me munissez pas de moi, long-temps, & écrivez-moi d'abord, je vous en prie, pour la promesse que je vous fais pour la suite d'une parfaite exactitude. Je suis tout à vous & mon cher Ami, votre très-humble & très-obéissant serviteur de Vattel.

Philosophie, tiré des Ouvrages de Wolff, mais infiniment plus court, & dépouillé de cette sécheresse qui rebutera éternellement tous les François. Peut-être suffiroit-il, pour répondre à mon Idée, de traduire ses Ouvrages Allemands, que je suis pas en état d'entendre. Êtes-vous en correspondance avec ce célèbre Philosophe? Je voudrais qu'on pût l'engager à se restreindre d'avantage, son Droit Naturel devient énorme & il effraie déjà ceux qui voudroient l'étudier. De plus, je crains que la mort ne le surprenne avant qu'il ait tout donné, & surtout son Ethica & son Art inventendi, que je souhaite fort de voir.

Je suis convaincu, comme vous, de la Phénoménité de l'étendue & du Mouvement, & je conçois que le monde sensible n'est qu'un tissu d'apparences, sous lesquelles il faut chercher le monde intelligible. Cette Idée me fait plaisir en ce qu'elle me tire de divers Labyrinthes, desquels je ne vois auparavant nulle issue. Mais j'ai voulu vous dire simplement, que malgré cette conviction, nous sommes si ~~si~~ accoutumés aux jouissances des sens & de l'Imagination, que nous avons de la peine à concevoir de simples forces, ou des êtres sans-étendue dans lesquels nous ne ^{connaissions} ~~devons admettre~~ que la force, & rien de plus. Vous avez raison de dire que la grande difficulté pour traiter cette matière, consiste à trouver des termes propres. Voilà, sans doute, la raison pour quoi nous ne pouvons pas ~~raisonnablement~~ convaincre ceux qui ne pensent pas comme nous. J'ai toujours remarqué que quand j'en raisonnois, certains Esprits, en très-petit nombre, de trempe Leibnitiennne, si je puis m'exprimer ainsi, entroient aisément dans mes Idées & étoient bien-tôt persuadés, tandis que tous mes raisonnemens ne pouvoient ^{seulement} entretenir la conception des autres, bien loin de les persuader. Aussi ai-je pris

le parti
de rompre toujours une pareille conversation, dès que, par les premiers —
raisonnements, je découvre une tournure d'esprit contraire. C'est parler
à un sourd que d'entretenir d'éloes simples un homme accoutumé à croire
que concevoir une chose est le même que s'en faire une image.

Permettez-vous imprimer vos deux Pièces sur les Vaux de l'Existence de Dieu?
Je serai charmé de les voir un jour. Je serois bien aise aussi de voir vos
sermons sur la Perfection; mais ils ne se trouvent pas ici.

On réimprimera mon dernier Ouvrage, ^{avec qq. additions} & j'aurai soin de vous en faire
parvenir un Exemplaire.

Je vous remercie, mon cher Monsieur, de votre disposition à servir mes Amis
de Neufchâtel, & dans l'occasion j'en profiterai. Vous êtes connu de M^{rs} de
Vockenroth qui vient de succéder à M^r de Bonck, & qui aura sans doute le
plus d'influence sur les Affaires de ma Patrie. Je ne l'ai si bien souvenir que j'ai
eu l'honneur de le voir & même de dîner chez lui en fort bonne compagnie.

M^r DuMont n'est, je pense, le correspondant que de M^r Brun, Procureur Général.
L'aventure de M^r Perard est réjouissante pour les Magneurs, & doit le mortifier.
Il a eu grand tort, à mon avis, quoique je ne sois pas rigide. Il est des biensances
d'état, qu'il faut toujours garder. Un Magistrat auroit-il bonne grâce à jouer au
Collin-maillard dans une place publique? Que lui aura dit, à son retour,
notre cher M^{rs} de l'arriger? Le Jurisconsulte aura exhorté le Ministre à
plus de retenue. Faites, je vous prie, à ce digne Ami, mille tendres Complimens
de ma part. Il apprendra, sans doute, avec plaisir, aussi bien que vous,
que j'espère être dans peu employé d'une manière satisfaisante.

Le pauvre Tallou n'est pas encore rétabli & n'a point repris ses fonctions
jusques ici. La Mélancolie est son grand mal, & s'il pouvoit cesser pendant quelque
temps de se croire bien malade, il se rétablirait entièrement. Je le souhaite de tout
mon cœur; c'est un fort honnête homme & homme d'esprit. Pourquoi la machine du
Corps à-t-elle tant d'influence sur l'âme? Je parle pas ici en Librettien.

M^{rs} Godefroi a été, ou est, encore plus mal. C'est la raison pourquoi je n'ai point
été chez M^r son Mari. Il est un peu indolent de ne point voir son Pasteur. Mais
que faire? On ne peut pas suffire à tout. M^r & M^{rs} Gaillard, chez qui je suis logé
en Philosophe, sont sensibles à votre souvenir & vous présentent leurs hommages.
Faites, s. v. p. agréer les miens à Madame votre Epouse, à M^{rs} votre sœur &
à tous les Amis. Adieu, mon cher Ami; je vous embrasse de tout mon
Cœur. Votre très humble & très obéissant serviteur de Vattel.

61
Monsieur

Monsieur Tormey, de l'Académie
Roiiale des Sciences & Professeur en
Philosophie au Collège François

à Berlin.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN.

à Leipzig le 28. Avril 1747.

Vous voyez, Monsieur & cher Ami, par la date de ma Lettre que j'ai quitté Dresde. Je me suis rendu ici pour y recevoir les derniers Ordres du Roi; & aussi-tôt que je les aurai, je pars pour le lieu où S. M. m'envoie; quand j'y serai arrivé, vous aurez de mes Nouvelles. Quoiqu'il n'y ait absolument aucun mystère dans la Commission dont je suis chargé; je croi que ce n'est pas à moi de la divulguer; & par cette raison, vous agréerez sans doute, que je ne vous apprene le lieu de ma destination, que quand j'y serai arrivé. Votre Amitié sera contente de savoir que je suis très-satisfait de mon sort. Je pense bien comme vous que le service de cette Cour est bon & gracieux; c'est ce qui m'a fait desirer d'y entrer, & je servirai assurément mon bon Maître avec toute l'affection de cœur dont je suis capable.

J'ai reçu à Dresde votre Lettre du 17. f. avec vos sermons sur la Perfection, que j'ai lus avec bien du plaisir, & je vous fais gré entr'autres de la liberté avec laquelle vous frondez les fausses Vertus des Sages, — qui prétendent se faire un grand mérite par des Actions, ou des abstinences, directement contraires aux vœux de la Nature, ou p. mieux dire, de son Auteur. Ma Critique, puisque vous en voulez, se bornera à deux remarques générales: Le 1.^{er} sermon n'étoit pas bien abstrait pour les 99. 100^{èmes} de vos — Auditeurs & un peu chargé de termes métaphysiques; & le 3.^e n'en a pas paru de la force des deux précédens. Voilà tout ce que j'ai à remarquer sur cet Ouvrage, dans lequel j'ai été charmé de

voir la Philosophie Wolffienne développée avec netteté & revêtue
des ornemens de l'Eloquence. Vous avez fait en Prédicateur ce que
j'ai essayé de faire en homme du Monde & même en homme galant,
dans la première des Pièces imprimées à Paris. L'en mettrai encore
une autre du même genre dans la nouvelle Edition qui se fera de ce
petit Recueil, & de laquelle je ne manquerai pas de vous faire
parvenir un Exemplaire.

L'entreprise que vous méditez touchant les Oeuvres Philos. de Wolff
& en particulier p.^r le Dr. Nat. est grande, il est vrai, & difficile;
mais les fruits en seroient si précieux pour le Public, que l'on ne
pourroit trop vous encourager à y mettre incessamment la main.
Vous n'avez besoin pour cela ni de mon secours, ni de celui
d'aucun autre; mais si vous voulez absolument quelque chose
de moi, prenez l'art de travailler difficilement, comme vous
me disiez à Berlin, que vous souhaitiez l'apprendre de moi, & que
je vous fusse, à cet égard, q. ce que Boileau étoit à Racine.
Le m'impatiente de voir les Pièces que vous m'annoncez d'un
Auteur Nat. ézoxyr. — J'ai reçu votre Lettre trop près de
mon départ pour profiter de la connaissance que vous vouliez
me procurer, & dont je vous suis également obligé, comme d'une
marque de votre Amitié. Mes complimens à tous les Amis;
mais singulièrement à M.^r de Jarriges, auquel je souhaite un
parfait raffermissement de santé & une provision de patience

dans ses travaux, qui valent bien ceux d'Hercule. Je prends toute
la part possible à la joie qu'il lui donne le mariage avantageux
de celle sa fille, à qui je souhaite bien du bonheur.

À Dieu, mon cher Monsieur. Dieu veuille que Madame
votre épouse s'acquitte heureusement de la pénible commission
que vous lui avez donnée, peut-être sans le vouloir. Je
vous souhaite une parfaite santé & tous sujets
de contentement, & je suis inviolablement

Votre très-humble & très
obéissant serviteur
L. de Vallat.

~~Monsieur~~ 40

Monsieur Formey de l'Académie
Roiiale des Sciences & Professeurs en
Philosophie au Collège François
à Berlin.

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN.

wolf
officielle;

Neuchâtel le 12. 7^{bre} 1747.

J'ai reçu, mon cher Monsieur, votre Lettre du 6. juillet bien tard & à plus d'un mois de sa date. Elle étoit apparemment dans un paquet pour Genève. Le départ d'un Domestique, qui va servir M^r le Comte de Bress, me fournit une occasion de vous répondre, dont je profite avec plaisir. Je n'ai jamais douté, mon cher Ami, de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui m'arrive. Cependant je me plais à en voir les nouvelles assurances, tout autant que si j'en avois besoin pour être pleinement persuadé. Continuez-moi, je vous prie, des sentimens dont je fais tout le cas possible. Vous me faites aussi un vrai plaisir, en me parlant de vos Affaires domestiques, que je suis charmé de voir toujours dans un état propre à vous faire passer des jours heureux. Je présente mes hommages à Madame votre Epouse & à Mademoiselle votre fille. Je vous fais mon Compliment sur la naissance de sa sœur, qui sera sans doute aimable comme elle. Ce que vous m'écrivez au sujet de l'Académie est vraiment original. Qui eût dit qu'un jour le C. de D. seroit président d'une Commission pour juger des Pièces de Métaphysique? En vérité cela est burlesque, & je me félicite de n'avoir pas commis mes Productions, toutes faibles qu'elles sont, à un pareil Tribunal. Je loue fort votre fermeté & celle de M^r Heinius. Votre protestation contre un jugement ridicule, vous fera honneur auprès des gens sages & non prévenus; & quant à moi, je me tiendrois ~~beaucoup plus~~

honore d'avoir eu vos deux suffrages, sans le prix; & je serois ~~confus~~
d'avoir remporté le prix, malgré votre Protestation. Si l'on juge
de cette manière, on sent les habiles gens qui voudront désormais
envoier des Pièces à l'Academie, & quel fruit produiront les
Prix qu'elle propose?

M. Béquelin m'a écrit au sujet de l'affaire de M. Gaudot,
qui n'a pas pu réussir. Votre Ministère est un peu rancunier.
Dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'un M. Rotde, Conseiller
de Guerre & des Finances, qu'on nous a envoyé ici, pour
examiner les Affaires de ce pays. Il épluche sur tout avec
grand soin ce qui regarde les Finances.

Je suis encore dans la même situation. Les filles de ce pays
craignent qu'en épousant un homme qui n'a que des rentes,
sans Capitaine, elles ne se trouvent dans l'embarras, au cas
qu'il leur fut enlevé trop tôt. C'est pousser loin la Prudence,
& ne guère donner à l'Amour. Quoiqu'il en soit, je ne fais pas
encore de vives instances, parce que je serois bien fâché d'épouser
une personne que j'aime, sans la rendre heureuse. Or on ne
l'est pas, quand on a l'esprit agité de craintes & d'inquiétudes.
Cependant je me flatte que le tems de mon bonheur n'est pas
fort éloigné. & ~~est~~ l'hiver prochain, je saurai probablement
où j'en suis.

Monsieur le Conseiller Cuentz m'a dit qu'il est en relation avec vous, & qu'on imprimera la Pièce qu'il a envoyée sur la Question des Monades. J'en ai fait dire qu'il y a une occasion de vous écrire.

Faites toujours, s'il vous plaît, mes Complimens aux Amis, mais sur tout à notre cher & estimable Monsieur de Jarriges. Je lui écrirais si je savais qu'il fut de retour de sa glorieuse expédition contre le Monstre qu'il a si vaillamment combattu. A Dieu, mon cher Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur & je vous prie de croire que l'on ne peut rien ajouter aux sentimens d'estime & d'attachement avec lesquels je suis

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
Votre fidèle Ami De Vallet.

Où est donc allé le Marquis d'Argens que vous ne dites être parti?

Je crois vous avoir écrit que l'on réimprime à Dresde mon dernier Ouvrage. Dès qu'il sera prêt, vous en recevrez un Exemplaire, & je vous prie d'en dire librement votre sentiment.

Monsieur
Monsieur Formey de l'Académie
Roiâle des sciences & Professeur en
Philosophie au Collège François

à Berlin.



STAATSBIBLIOTHEK
BERLIN

à Berne le 12. Avril 1749. N. 623.

J'ai reçu, Monsieur & très-cher Ami, votre salut, qui a
cheminé avec une lenteur étonnante, car je vois par la date du
Billet qui l'accompagne, qu'il est resté plus d'une année en
chemin. Je ne suis pas ici en lieu bien propre à faire cette lecture,
n'ayant peu de moments libres; cependant j'en ai lu la plus grande
partie, & autant que je puis en juger, la traduction m'a paru fort
exacte. Elle est nette, élégante & claire, & je suis persuadé que cet
Ouvrage vous fera honneur. Quant aux Remarques, j'au-
rois voulu que sur certains articles vous vous fussiez étendu davantage.
Cette Critique n'est pas desobligeante; la plupart des Ouvrages de
raisonnement sont trop longs à mon gré, comme tant de sermons
dont on nous endort. Je voudrais que vous fussiez plus long.
Vos Remarques sur la mythologie me donnent une grande
envie de lire ce que nous avons de mieux sur cette matière, &
entr'autres Proclus, que vous citez souvent. Nos Auteurs chrétiens
sont bien tort aux Anciens. Ils ont turpinié les fables fort à leur
aise; peut-être en pourroit-on tirer une Doctrine plus vraie &
plus sublime que l'on ne feroit de leurs infolios.

Diverses distractions m'ont empêché de répondre plus tôt à votre
Lettre du 21. janvier. Elle est véritablement intéressante pour un
Ami qui vous aime autant que je le fais. Les détails sur vos études
& sur votre état domestique me fournissent toujours une Lecture
qui m'attache infiniment; c'est ainsi que des Amis doivent s'écrire.
Il me semble que je partage votre bonheur, quand je vois le contentement

que vous avez de votre sort. Je vous en souhaite, mon cher Ami, la continuation, & je serois charmé que la Providence y ajoutât un fils, que vous rendriez assurément utile au Genre-humain, par l'éducation que vous lui donneriez.

Vous avez entrepris un excellent Ouvrage en travaillant sur le D.N. de Wolf. Mais il faut en faire un Ouvrage rempli & le travailler avec soin, garder les Principes & l'essentiel de la Méthode de notre Philosophe, mais couvrir tout cela d'un vernis aussi élégant que lucide, en un mot l'habiller à la françoise, ou pour dire mieux encore, imiter la manière de Cicéron dans ses Ouvrages Philosophiques. Vous êtes parfaitement en état de remplir cette tâche, qui n'est pas aisée & qui demande non seulement un Esprit philosophe, mais encore un beau Génie.

Ce que vous me dites de Chancelier de France me fait un vrai plaisir, & pour vous en particulier, & pour le bien général. Un pareil Chef ne peut que faire fleurir les Lettres en France. — Je serai charmé de voir vos pensées raisonnables opposées aux pens. phil. & je suis bien assuré qu'elles vaudront mieux que les pensées chrétiennes qu'on a déjà mises aux prises avec ces pensées philosophiques, & qui ont endormi les Spectateurs par leur combat. — Je n'aiguis trouver en Suisse les Ouvrages de M. de la Mottrie, que je tâcherai pourtant de me procurer. On dit bien du mal de sa traduction du traité de Sénèque de Vita beata. Un Auteur qui attaque les grands Principes de la Rel. Naturelle & de la morale, me paroit bien condamnable & bien méprisable. Où est l'honnête-homme qui ne se fesse pas au contraire au plaisir de les soutenir?

Maintenant, mon cher Ami, je vais vous dire deux mots de mon Individu. Me voici à Berne depuis un mois, & je n'y ai pas lu 200. pages, tant je suis distrait, peu par les Affaires, mais beaucoup par les visites & les Amusemens, auxquels il faut absolument se prêter, dans ma situation. J'y vois des Dames fort aimables, sans m'attacher particulièrement à aucune, malgré le Conseil que vous me donnez. — J'ai, dirai-je malheureusement? le cœur trop tendre pour badiner avec l'Amour. Si je trouve quelque fille qui joigne des qualités aimables à un bien honnête, je rentrerais volontiers sous les étendards que j'ai

suivis si long-tems; parcequ'alors mon service sera doux & tranquille. Dans quinze jours je retourne à Neuchâtel, & comme j'y pourrai d'un grand loisir, j'ai dessein de m'occuper à quelque ouvrage; mais je ne sais quel sujet choisir. Fournissez-m'en quelqu'un. Je veux tâcher de ne pas perdre mon droit de Bourgeoisie dans la République des Lettres. Si votre Académie m'avoit jugé digne d'être un de ses Membres métaphysiciens, j'en aurois été flatté.

Je viens, Monsieur, à une Commission dont je vous prie de vouloir bien vous charger, si elle ne vous incommode pas trop. M. Girardier Capitaine de Grenadiers dans nos Milices, demande la Charge de Major, vacante par la promotion du Major Pétitpierre au grade de Lieutenant Colonel; & il a envoyé son Placet à M. Girard & Michélet. Le Procureur Walthier est son sollicitateur. Si vous pouvez l'aider par quelque recommandation auprès de f. R. de Podewils, je vous en serois très-obligé. M. Girardier mérite à tous égards la grace qu'il demande, & demeurant au Val de Travers, qui est le département de la Majorité vacante, il est mieux en situation qu'un autre de la remplir. Si vous la lui faites obtenir, je vous prie de m'envoyer son Brevet, dont M. Girard & Michélet ont ordre de paier l'expédition. Vous pourrez parler aussi de cette affaire à M. Jéquelin, qui vous secondera, comme je l'en prie, en lui faisant mille Complimens. Je vous prie encore l'un & l'autre de consulter ensemble sur une chose que me demande mon Cousin le Professeur de Montmollin, Pasteur de Motier dans notre pays. Comme il a une Pension qu'il voudroit remplir de jeunes gens de condition, il croit qu'un Titre lui seroit utile pour cette vue, & l'exemple de son oncle, qui avoit le Titre de Chapelain du Roi, le fait penser à celui de Chapelain de la Reine Mère, pensant bien que le Roi ne se feroit pas de Chapelains titulaires que de Chapelains effectifs. Si la Reine Mère, contre mon opinion, vouloit accorder des Titres de son Chef, je croi

qu'elle en favoriseroit mon cousin aussi volontiers que tout autre, quand Elle sauroit qu'il est fils du Chancelier Evêque de Montmolin, que cette Princesse honoroit d'une bienveillance particulière. Mais je doute qu'elle veuille donner des Titres, & c'est de quoi je vous prie de vous informer. Si celui-là ne peut se demander, n'y en auroit-il point d'autre convenable à mon cousin? Son Père a rendu de si grands services à la Cour, qu'elle pourroit bien lui donner, en récompense, une feuille de papier. Puisqu'il est d'humeur à s'en contenter, je vous ferai très-obligé, mon cher Ami, si vous voulez bien travailler à lui procurer cette satisfaction. M. de Montmolin est un Parent de mérite, que j'aime, & à qui je voudrois faire plaisir. Mais je vous prie de ne point parler de ceci à nos Neufchâtelois que vous avez à Berlin. Quand on ne réussit pas dans des vues pareilles, on est bien aise qu'elles soient ignorées.

Mille & mille Complimens à notre cher M. de Jarriges, dont j'apprens avec joie les avancements réitérés. J'espère, comme vous, que nous le verrons dans peu d'excellence. Je vous prie aussi de faire mes Complimens à M. de Chambrier, avec qui je suis charmé que vous soyez lié. J'en dis autant pour M. Dugnot, & pour nos Amis de Berlin, en particulier pour le Marquis d'Argens. Mes honneurs, s. v. p. à Madame votre Grouse, à qui je souhaite la joie de vous donner un fils dans neuf mois. Un Te Deum chanté bien dévotement, à la réception de ma Lettre, en fera l'affaire. Adieu, mon très-cher Ami, puissez-vous jouir d'une santé parfaite & d'un bonheur toujours constant. Donnez-moi souvent de vos Nouvelles & aimez toujours un Ami qui est tout à vous & votre très-humble serviteur de Vattel.

Neuchâtel le 10. 8^{bre} 1749.

Me voici en arriere, mon cher Ami. Cela est après contre ma
coutume, en général, & très fort contre mon inclination, quand
il s'agit de vous. Diverses courses, à la campagne, & dans le voisinage,
sont la seule cause de mon silence: je n'aurois pu vous écrire qu'à
la dérobée; & je n'aime pas être court quand je m'entretiens avec
vous. J'ai maintenant à répondre à vos deux lettres, des 28. juillet
& 30. Août, & la première chose dont je dois m'aquitter, ce sont
mille remerciemens pour les soins que vous avez bien voulu vous
donner en faveur de mon cousin de Montmollin. Il y est lui-même
extrêmement sensible, aussi bien qu'à la manière obligeante dont
vous vous exprimez à ce sujet, & me chargeant de vous témoigner
sa parfaite reconnaissance, il vous assure de l'empressement avec
lequel il saisirait les occasions de vous être utile, s'il avoit le
bonheur de les trouver. Il est satisfait maintenant, & comme il
faut avoir de la discrétion, je vous prie de ne point faire de nouvelle
démarche pour lui procurer un second titre, dont je vous avois parlé,
jusques à ce que je vous en écrive. Il est inutile, mon cher Ami,
que je m'éloigne beaucoup à vous parler de ma reconnaissance pour
l'empressement avec lequel vous vous prêtez à toutes mes demandes;
vous me connaissez, & vous savez que l'ingratitude ne sera jamais
mon vice. Je vous avouerois même, que je souffre de voir que je
vous importune souvent pour mes Auteurs, sans que je puisse rien
faire pour vous. M. d'Andrieu m'a remis votre lettre, & j'ai été chez lui, pour parler de vous

de Berlin; mais dans les commencemens il est si harcelé de visites, que je n'ai pu me satisfaire que très imparfaitement. Je ne l'ai point vu encore chés moi. Il est actuellement à la Terre, où il s'avoue, comme vous dites, le prix de la faveur du Roi. Le Présent est assurément fort beau. La Terre comprend cinq Villages, & même six, dont quelques-uns valent mieux que quelques petites Villes que j'ai vues en Allemagne; mais les Peuples sont si peu chargés en Suisse, que ces six Villages ne valent pas à leur seigneur ce qu'un seul rapporteroit dans vos Cantons. Gorgier vaut environ 1200. Risdallers par an.

Votre espérance de reparer dans une autre vie le temps que mille distractions font perdre ici bas à votre entendement, s'accorde après avec mes Idées. Le soin de perfectionner notre Intelligence ne doit pas nous faire renoncer aux agrémens de la vie; je croi même que ces agrémens sont nécessaires à ce but. Un travail trop soutenu, surtout dans la Méditation, peut accabler l'esprit & le faire tomber dans une mélancolie fort contraire aux progrès de la Raison. Et puis, nous pouvons apprendre si peu de chose dans cette vie! En vérité elle semble presque destinée à sentir, plutôt qu'à connoître; & peu s'en faut quelquefois que je ne dise avec Rousseau: soions ce que nous devons être, & ne perdons point à connoître, de la perdre Des jours destinés à jouir. Cependant le desir de perfectionner ma faculté de connoître reprend toujours le dessus, & je pense qu'il le reprendra bien d'avantage, à mesure que celle de sentir s'affaiblira. Cette dernière court risque de s'enrouiller chés moi, si je reste long-temps ici. Je m'ennuie quelquefois de n'avoir plus d'Amour; mais que faire! Ce n'est pas ma faute uniquement. Je ne trouve point en cette Ville d'Objet capable de m'en donner. Il faut attendre que quelque bon Ange m'envoie une véritable Luchantérose; car je ne veux plus engager mon cœur de sang froid & le blesser de guet à pens.

Ces Amours pris à dessein, ont sans cesse besoin d'art pour les soutenir; c'est
est fatigant, & ils ne font jamais bonne fin. Croiriez-vous que dans
mes longues Amours, j'aimois souvent à la folie, & que cependant c'étoit
de dessein formé que j'aimois, & qu'il ne tenoit qu'à moi de cesser quand
j'aurois voulu? C'est que tout dépend de l'Imagination, & que j'ai assez
le secret de diriger la mienne.

Mais en voilà assez sur l'Amour; passons à une chose bien opposée.
Il faut satisfaire votre curiosité sur les Affaires de Berne. Cette
Conjuration doit sa naissance à l'ambition & à l'avidité de cinq ou
six des Chefs, dont vous aurez vu les noms dans les Nouvelles publiques.
Ces Gens-là n'ayant ni le Crédit, ni le crédit nécessaires, l'un ou l'autre,
pour parvenir au Gouvernement, entreprirent de changer la constitu-
tion de la République. Ils avoient engagé environ 60 ou 80 Bourgeois
dans leur parti; mais ces Gens-ci n'étoient dans le secret que par degrés
très-différens. Le plus grand nombre croioit simplement qu'il ne s'agissoit
que de porter la simple Bourgeoisie à demander, par des fortes represen-
tations, plus de part qu'elle n'en a aux Emplois & au Gouvernement. On
avoit dit à d'autres qu'il falloit s'emparer de l'Arsenal, investir le Conseil
dans l'Hôtel de Ville, & l'obliger à main armée à recevoir la forme de
Gouvernement établie à Zurich, où la Bourgeoisie élit les Membres
des Conseils. Enfin six ou sept s'étoient réservé l'affreux dessein de faire
égorger, dans le premier tumulte, les principaux & les plus riches
Magistrats, & de s'emparer tout ensemble de leurs Biens & de leur
place. Ils ont été déjoués par un Bourgeois qu'ils avoient com-
mettre dans leur complot, arrêté & puni sans la moindre opposition.
Trois seulement ont perdu la tête; trois ou quatre autres, au moins
aussi coupables, se sont évadés, & leur tête est à prix. Une demi-douzaine
encore, qui méritoient certainement la mort, sont bannis à perpétuité
de toutes les Terres helvétiques; & le reste n'a essuyé que des peines
très-légères. Le projet étoit insensé, & ne pouvoit aboutir qu'à tout au-
plus à faire périr quelque partie de la Magistrature, & enfin à faire

écraser tous les conjurés. Tous les sujets du Canton & tous les Alliés
se joignent déclarés contre eux. L'affaire est entièrement finie, &
tout va son train ordinaire. Voilà, mon cher Ami, ce que vous
m'avez demandé. Je veux employer le reste de mon papier à
parler de nos études. J'attens avec impatience votre Droit Naturel,
& je ne doute pas que vous ne nous y rendiez la Doctrine de Wolf
avec netteté & élégance. Elle a grand besoin de cette décoration
pour se faire recevoir en France. Permettez-moi seulement de
vous faire souvenir de ce que vous me disiez souvent dans ces beaux
jours que j'ai passés chez vous, que je devois vous rendre le même
service que Boileau se vantoit d'avoir rendu à Racine. Quand on
a l'heureuse facilité que vous avez, il faut un peu se défier de
son impatience. J'admire le courage avec lequel vous ajoutez
à toutes vos occupations, celle de fournir deux journaux. Si je puis
vous y aider, par moi-même & par mes Amis, je le ferai de grand
Cœur. Une Bibliothèque véritablement impartiale, & faite
avec soin, seroit infiniment utile. Mais il faut du courage pour
pouvoir toutes les Ramener qu'elle ne manqueroit pas d'exciter. Je
voudrois qu'elle annonçât généralement tout ce qui s'imprime, &
bornant au titre, pour tout ce qui ne mérite pas d'être lu; recomman-
dant les bons Ouvrages, & donnant un portrait de ceux qui renfer-
ment de bonnes choses noies dans l'immensité; pour dispenser
celui qui voudroit de les aller chercher lui-même dans d'énormes
Volumens. Combien de temps & d'ennui, cela épargneroit aux honnêtes
Gens! Mais il faudroit une société nombreuse pour suffire à ce travail.
Depuis long-temps je me borne à lire, sans rien composer. Quand
j'aurai vu le Jus Gentium de Wolf, je vous dirai si l'envie me prend
de l'habiller à la Française. Mille Complimens à Madame votre
Epouse, à Madame de la Rochon, & aux Amis, particulièrement à M.
de Jarriges. Vous me réjouissez toutes les fois que vous me parlez du bonheur
de votre vie. Je vous en souhaite de tout mon Cœur la longue durée.
Adieu, mon très-cher Ami, soyez assuré que je suis à vous plus que personne
& votre très-humble serviteur de Vattel.

Je suis charmé d'apprendre que le Jus Gentium de Wolf est si bien reçu par vous, & que vous en avez si grand besoin. Je suis sûr que vous en ferez un grand usage. Je suis sûr que vous en ferez un grand usage. Je suis sûr que vous en ferez un grand usage.

Neuchâtel le 6. février 1750.

Quoique vous soyez en arriere avec moi, Monsieur & cher Ami,
& que vous me deviez réponse à une Lettre de vieille date, puis
qu'elle est du 10. 8.^{bre} dernier, je ne puis laisser partir M. Brugnot,
sans lui donner deux mots pour vous, ne fût-ce que pour vous
réveiller & vous engager à me donner de vos nouvelles. Du
reste je n'ai rien de nouveau à vous écrire. Je suis toujours dans
le même état, mon emploi m'occupe peu, & me laisse la liberté
de passer ici la plus grande partie du tems. Je profite de cette
liberté, quoique je n'aie plus les mêmes raisons de préférer le
séjour de Neuchâtel. Mon cœur n'a point pris de nouvelles
chaines, & je vous dirai confidentiellement que je m'ennuie un peu
de cette inaction. J'étois fait pour le sentiment, & pour le sentiment
vif & tendre; ce n'est pas sans regret que je m'en vois privé.
Est-ce ma faute, ou celle de nos Dames? L'avis qu'il en soit j'éprouve
la vérité de ce que dit M. de St. Mars, qu'on n'a pas le bonheur
de prendre une passion quand on veut. Je voudrois aimer, & je
ne puis aimer aucune des Femmes que je vois ici. Priez Dieu,
mon cher Ami, qu'il m'en envoie quelqu'une capable de
m'inspirer une bonne passion, autrement le cœur de votre
Ami s'engourdira à n'en plus revenir. Encore si ma

saute' me permettoit de remplir ce vuide par l'Etude! mais je
n'ose m'y livrer. Une incommodité, dans le lieu du Corps le plus
malhonnête, les Hémorrhoides, ne me permettent pas de demeurer
long-tems assis. Sans elles Cicéron seroit mon pris, & si il ne me
donnoit pas des plaisirs si vifs, il m'en donneroit au moins de
plus purs & de plus paisibles; quand je dis de plus purs, j'entens
qu'ils seroient sans mélange de mal & de fouis; vous pensez bien,
mon cher, que je n'ai pas songé, en me servant de ce terme, à
cette idée confuse que les rigides designent par le terme de pureté.
Je ne crois point d'ailleurs que l'Amour y soit contraire.
Pour faire court, je vis avec assés de nonchalance, rien ne m'oc-
cupe fortement, pas même mes Livres. Jusques-à ce que je me
sente capable d'un travail plus assidu, je ne pense point à la
Composition. C'est par cette raison que je n'ai point encore
vu le Jus Gentium de Wolf. Mais je vous assure que je
suis très impatient de me voir en état d'entreprendre
quelqu'ouvrage; je goûte le plaisir de produire, même
spirituellement. Écrivez moi, mon cher Ami, pour me
maintenir dans ce goût; j'ai grand besoin de votre secours
pour cela, étant ici en lieu où les Lettres ne règnent qu'è

Voir
est
le
plus

Que je regrette les beaux jours que j'ai passés chés vous! Il faut qu'ils eussent des charmes bien puissans, puis qu'ils feroient oublier à un Amoureux transi les maux de l'absence. Mais à propos, vous m'avez annoncé que votre Biblioth. Germanique feroit mention de mon petit Recueil, & j'étois flaté d'avance de voir un homme tel que vous parler de moi au Public; mais vous m'avez oublié moi & mes oeuvres. N'avez-vous point vu par hazard un libelle grossier qui a couru à Dresde en manuscrit. contre mes Réponses aux Manichéens? On m'avait promis de me l'envoyer, mais on ne m'a pas tenu parole. Le pauvre Tallou me sembloit se remettre, j'en avois reçu deux ou trois Lettres de suite; mais voici plusieurs mois qu'il ne m'écrit plus, je ne sais si l'est retombé.

Je vous prie de faire mille complimens de ma part à Monsieur de Jarriges, au Marquis d'Argens & à tous les Amis; mes hommages à Mad^e votre Epouse & à M^{lle} Tanchon, qui doit être grande fille, & qui est sans-doute fort aimable. Adieu, mon cher Ami, je vous embrasse & suis toujours très-finièrement tout à vous & Votre très-humble & tr. ob. serviteur

Voilà, vous quelquefois la belle tréuille de l'Amour, depuis qu'elle est chés la Reine. Comme on m'en a parlé, elle seroit bien propre, si je la vois, à greger mon fœur du froid qui le tué, mais peut-être le sent-elle parer d'une autre suite à l'autre, & cela sans le balayer. Tant mieux lui agréer, j. v. p. mes respects très-humbles.

De Vattel.

Monsieur

Monsieur Tormey Secrétaire
perpetuel de l'Académie R. des sciences
& professeur en Philosophie au Collège
françois de

a Berlin.



Neuchâtel le 15. Avril 1750.

J'ai reçu, mon très cher cousin, votre Lettre du 10. Mars, & j'ai
envoïé celle qu'elle contenoit à M. Pechier. Je ne puis vous répondre au
long présentement. Nous perdîmes hier matin mon cousin de Chontmollin
Conseiller d'Etat & Chancelier de ce pais. Une Apoplexie foudroïante l'a emporté
en une minute, à l'âge de 47. ans. C'est un coup très-fensible pour toute la
famille, & qui ne me permet de penser qu'à travailler, s'il est possible à
faire donner ses emplois à son frère Lemer de Chontmollin, Maire de la
Cité. J'adresse son Testament à M. Réguelin, & je vous prie, mon cher Ami,
de vouloir bien joindre vos bons offices aux siens. Vous m'obligerez de la
manière la plus sensible, je ne vous en dis pas d'avantage, connoissant
vos sentimens. Comme il y aura grand nombre de Concurrens, ce seroit un
grand point de prévenir tout le monde, & peut-être y pourrions-nous
parvenir, avec le secours de M. Richel. Je joins ici, dans cette vue, ce
Billet pour notre cher M. de Jarriges, à qui je vous prie de le faire
tenir sans délai. Il faut beaucoup de diligence, si nous voulons
réussir. Abouchez-vous, je vous prie, avec M. de Jarriges & avec M.
Réguelin, & prenez ensemble les meilleures mesures. Voilà bien de
la peine que je vous donne, Monsieur, mais je compte sur votre Amitié;
il s'agit d'une chose très-importante pour la famille.

Le détail que vous me faites de votre vie me réjouit, parce que je vois
que vous êtes heureux, & celui de vos travaux m'étonne. Comment
pouvez-vous faire tant d'ouvrages? Je vous en parlerai une autre
fois plus au long. Ne craignez point que je manque de discrétion;
je n'ai parlé à qui que ce soit de ce que vous m'écrivez. Je suis très-fâché
du parti que j'ai pris le charge d'Argens; c'est sans doute hypochondrie. M.
Alodrie ne me paroit pas menacé du même mal; c'est un bon répiui, plein
de santé comme M. Kilon. Je ne le connois pas assez pour en bien juger, ne l'ai vu
qu'une ou deux fois, mais je m'en rapporte fort à vous. Je le crois avoir
à manier une affaire & intrigant. Adieu, mon très-cher Ami;
mes Complimens accoutumés à qui de droit. Je vous embrasse de tout
mon cœur en vous assurant de l'invincible attachement avec lequel
je suis, mon cher Monsieur, Votre très-humble & très-obl. serviteur
de Vattel.

Adieu, s. v. p. l'Adresse de M. de Jarriges.

229

Monsieur

Monsieur Jomoy Secrétaire
perpetuel de l'Académie Royale des sciences
et Professeur à Philosophie au Collège
Francois

à Berlin

STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN



Neuchâtel le 29. Novemb. 1750.

Je suis très-sensible, Monsieur & cher Ami, à l'intérêt que vous prenez à nos malheurs. Ils ont été causés par un torrent ~~dangereux~~ dangereux, qui passe dans notre Ville, & qui est tellement resserré entre deux montagnes, qu'on ne peut le détourner ailleurs, sans un travail digne des anciens Romains. Cette Ville en a ~~déjà~~ éprouvé quelque fois la fureur. En 1579. entre autres, il y eut une grande inondation, dont il nous reste une relation en vers de ce tems-là, & en vers Gallois, suivant l'expression du ~~Comte de Saxe~~ Marquis d'Argens; jugez combien ils font mauvais. Mais on y voit une chose, qui vaut mieux à la Ville que de bons Vers, c'est que la Princesse qui possédoit alors ce pais, donna une somme considérable pour reparer les dommages. Le Roi ne fit-il rien dans cette occasion? Il y est intéressé lui-même, car si on ne repare pas le Lit du torrent d'une manière convenable, il commence à miner la butte sur laquelle le Chateau est bâti, & pourroit bien la faire couler; c'est un avertissement qui m'ordonne des ingénieurs qui ont été envoyés ici de Berne. Ni moi ni les miens n'avons rien souffert de ces accidents. Nous logeons dans une rue haute, qui est très-fort & à l'abri de toute inondation. Je n'ai donc pas eu beaucoup de peine à considérer ces évènements en Philosophe. D'ailleurs je vous dirai que les desastres, quels qu'ils soient, ne me font jamais perdre la présence d'esprit. Ils me touchent, par l'intérêt que je prens aux maux d'autrui, mais sans me troubler; c'est un avantage que je dois sur tout à la Nature, & peut-être un peu aussi à l'habitude de veiller toujours sur mes mouvemens, pour les régler. Je crois, en suite des Observations que j'ai pu faire, & de ce que j'ai oui dire aux habitans de nos Montagnes, que cette grande chute d'eau a été causée par la

rencontre de deux Vents opposés. Le 14. de 7^{bre} un grand Vent du Midi — nous apportoit, comme c'est l'ordinaire, des Nuées extrêmement chargées, & je vis distinctement que le Vent du Nord souffloit en même-tems. Ces deux Vents se rencontrant sur nos Montagnes, y accumulèrent & y compriment si fort les nuées, qu'elles crûrent tout-à-coup, & répandirent, non pas une pluie, mais un déluge d'eau. En deux endroits, on la vit tout-à-coup rouler en bas de la Montagne, en une masse énorme, dont la tête paroissoit aussi élevée qu'une Maison. Ces deux Torrents, auxquels il s'en joignit plusieurs autres, se jetterent dans celui qui passe ici, & s'enflèrent au point que les rues voisines furent remplies, à la hauteur de 6. 8. & jusqu'à dix pieds. Cependant le mal n'auroit pas été fort grand dans la Ville, & l'inondation eût bien-tôt été écoulée, si l'embouchure du Torrent dans le Lac ne se fût pas trouvée embarrassée par une barre qui s'y est formée peu à peu de ce que le Torrent charrie. Mais comme il emportoit dans sa fureur les murailles & les terres des vignes & des Vergers qui le bordent, & que de plus un Digue, construite autrefois pour former des étoulins, & derrière laquelle il s'étoit amassé une prodigieuse quantité de pierres & de graviers, vint à manquer, tous ces matériaux tombant à la fois dans le Lit du Torrent, & la barre, dont je vous ai parlé, empêchant leur libre écoulement dans le Lac, tout ce Lit, dans la Ville, se trouva comblé & au dessus du niveau des rues qui le bordent. Dès-là ces rues ne pouvoient manquer d'être inondées, à la moindre crûe des eaux, & c'est ce qui est déjà arrivé deux fois. ^{depuis le 14. 7^{bre}} On travailla bien d'abord à vider le Lit du Torrent, & tout le monde, jusqu'aux Dames, y mit la main, mais l'Ouvrage, qui étoit très-grand, fut par malheur mal dirigé, & une seconde inondation, arrivée il y a 18. jours, entraînant des terres entamées, qu'on n'avoit pas eû soin d'appuyer, a remis les choses dans leur premier état, & rendu

le précédent travail inutile. Je vous avoue, mon cher Ami, que ce sont
ces fautes qui m'émeuvent le plus. Je prens en patience tout ce que nous
ne pouvons pas empêcher; mais les maux que la sottise des chefs attire
sur le public me remuent la bile. Quicquid delirant &c. Une partie
de nos Magistrats municipaux le croient plus habiles que tout le monde,
& ils n'ont pas daigné faire la moindre attention à ce que moi & bien
d'autres nous sommes tués de leur dire. Croiriez-vous que quoique cette
barre qui engorge l'embouchure du torrent dans le lac, & qui est la
principale cause du mal, soit évidemment l'effet d'un sort, que l'on
a construit, contre toute raison, au côté sous le vent de cette embouchure,
& qui empêche les vagues de balayer ce que l'eau charrie dans les grandes
pluies; croiriez-vous, dis-je, que malgré cela, on s'obstine à ne
vouloir pas détruire ce sort? En voilà assez sur ce sujet. Vous
avez souhaité quelques observations sur cet événement sabbatique;
je souhaite que vous soyez content du peu que je vous en dis. Les grandes
chutes d'eau ont été fréquentes en cette année, & presque toujours
causées par ces combats de vents opposés, qui accumuloient les Nivées.
Un vent de midi, repoussé pendant quelque tems par un vent du Nord,
ayant enfin pris le dessus, nous apporta sur la fin de l'été, un Orage
épouvantable, de éclairs de tonnerres & de foudres, & la pluie fut si
extraordinaire qu'il est vrai au pied de la lettre que l'eau ne tombait
point par gouttes, mais comme si on l'eût jetée à plein-seau. On vit
ce jour-là sur notre lac cinq ou six de ces phénomènes si redoutés des
Mariniers, que l'on appelle Trompes, ou Trombes. L'Orage ayant crû
sur le lac & le long des côtes, ne causa point d'inondation, parce que l'eau
fut d'abord écoulée.

Je vous suis très-obligé des Nouvelles que vous me marquez, & vous le sçavez
très-bien si vous voulez bien continuer à me tenir au fait de vos affaires
Littéraires. Je suis beaucoup moins surpris de la chute de M. Arnaud
que je ne l'avois été de son élévation. M. Bequelin me parle de la
Rome sauvée, & je fais fort bon gré à M. de Voltaire d'avoir fait faire à

Cicéron un rôle digne de lui & conforme à la vérité de l'histoire. Le rôle est fort mauvais dans le Catilina; & c'est, à mon avis, un grand défaut de jugement à l'auteur de cette pièce, d'avoir représenté ce Consul, craintif & presque lâche. Jamais homme ne fut plus grand & plus ferme qu'il le fut en cette occasion; & bien que ce soit la mode, parmi de prétendus beaux esprits, de traiter Cicéron de poltron, ce qui a donné lieu de lui faire ce reproche, injuste à tout prendre, étant arrivé après son Consulat, il falloit se souvenir de le représenter tel qu'il étoit & tel qu'il parut dans le temps de l'Action que l'on met sur le Théâtre.

Je ne connois M. Lönig que de réputation; mais sur ce que vous m'en dites, je suis charmé que vous vous soyez lié avec lui. Engagez-le à travailler sur les Poésies de Leibnitz. Il seroit fort propre à pousser le projet de ce grand homme pour former une Charactéristique universelle, si pourtant le projet n'est pas au dessus de l'humanité.

Vous ne me dites rien de votre Droit Naturel. J'ai été fort surpris d'apprendre du Libraire Philibert que non seulement vous n'êtes encore convenus de rien, mais même qu'il n'avait plus de vos Nouvelles. Comme je pense sérieusement à mettre en françois & dans une forme convenable à cette langue, le Jus Gentium de M. Wolff, je voudrais que votre Ouvrage parût avant le mien. M. le Marquis de Paulmy me conseille fort de joindre des Exemples aux Préceptes; j'aurai besoin de secours pour cela, & je prie tous mes Amis de faire note de ceux dont ils se souveniront, ou qu'ils rencontreront dans leurs Lectures. Comme je me flatte que vous êtes du nombre de mes meilleurs Amis, je compte beaucoup sur vous pour ce secours. J'ai reçu & mis à la poste votre Lettre pour M. le Chancelier, & celle p. M. Cramer. Ménagez votre santé, mon cher Ami; vous faites sans doute trop de livres, & peut-être aussi trop de filles. Quoique je ne doute pas que les unes & les autres de ces Productions ne soient également aimables, on ne leur pardonneroit pas si elles abrégèrent les jours de leur Auteur. Je voudrais bien pourtant vous voir un garçon, & je vous permets, pour cela, de tenir entens quelque Te Deum. Mes honneurs à M^{lle} votre Epouse & mille complimens à votre aimable famille. M^{lle} ^{de} ^{la} ^{Fontaine} se souvient-elle de moi? Mes complimens à tous les Amis, & surtout au cher M. de Jarriges. Que fait le M^{re} d'Argens? M. de Maupertuis ne corrige-t-il pas mes petits Ouvrages? Adieu, mon très-cher Ami; encore une fois adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur & suis bien sincèrement Votre très-humble serviteur & vrai Ami de Vattel.

à Neuchâtel le 5. janvier 1763.

Je vous ai écrit, Monsieur & très cher Ami, le 21. du mois dernier, en vous envoyant une Réponse à ce que M. de la Saumelle a dit du Canton de Berne, dans ses Pensées. Mais aiant réfléchi depuis à cette réponse & entendu le sentiment de quelques Amis, je me suis déterminé à y faire deux changements, qui m'obligent à vous écrire de nouveau. Je vous prie, si la pièce est déjà envoyée à votre Libraire, de lui écrire incessamment pour la faire corriger suivant ce que je vous envoie, & même de faire mettre un Carton, au cas que ma Lettre fût déjà imprimée, j'aurois beaucoup de chagrin, si elle paroissoit sans ces deux changements; & je me flatte que cette raison vous fera apporter toute la diligence nécessaire à ce que je demande de votre Amitié. Vous aurez vu que mon dessein n'étoit pas de signer ma Lettre. J'en avois d'autre raison pour m'en abstenir, que la crainte, vu la place que j'occupe, de me commettre avec un homme qui auroit pu me manquer d'égards dans une Réplique; & vous savez qu'une Cour n'aime pas que l'on se jette dans ces tracasseries. Cependant, comme j'apprens que ~~les~~ Amis de Berne souhaitent que j'y signe ma réponse, je serois bien aise de leur faire ce plaisir. Faites donc imprimer mon nom au bas; mais sans aucun titre; au cas que vous n'y voyiez pas d'inconvénient. Vous pouvez, mon cher, savoir mieux que moi si je dois craindre celui dont je viens de faire mention. Au cas qu'elle chose ne vous parût pas convenable que je signe, on pourroit seulement mettre les lettres initiales, de cette manière De V. Encore un coup, mon cher Ami, je vous prie très instamment de ne pas laisser paroître ma Lettre sans l'avoir corrigée come je vous le marque ci-dessous. Vous aurez reçu aussi, sur le même sujet, une Lettre de M. de Bertrand, & je vous prie de ne pas manquer de la publier. Il m'a paru craindre que vous ne voulussiez pas en mettre deux sur un même sujet dans votre Journal, & que vous ne donnassiez la préférence à la mienne. Donnez, je vous prie, la sienne sans faute. Comme la mienne est fort courte, je pense que vous ne vous ferez point de peine de la publier aussi. Je vous ai même conseillé d'y joindre quelques mots en votre nom, dont on puisse être satisfait à Berne. Si vous voulez les tourner

de façon à me donner un témoignage public de votre Amitié & de votre
Confiance, je m'en tiendrai honoré; mais il faut surtout qu'ils soient
obligeans pour la République de Berne. J'apprens que sur l'assurance
que vous ferez ce que je vous ai demandé pour corriger M. de la B. on
y est d'avance entièrement revenu du chagrin ou l'on étoit contre vous.

J'attens de vos Nouvelles & de celles de M. Béguelin. Si vous pouvez
aider cet Ami dans la Commission que je lui ai donnée, de travailler
à faire obtenir la Châtelainie du Landeron à mon Ami Mous.
Rougemont, je vous en serois infiniment obligé.

Êtes-vous toujours en correspondance avec M. d'Arnaud? Comment
vous a-t-il paru disposé à mon égard?

M. de Maupertuis, ou l'Académie répondront-ils à l'Appel de M.
Roëig? Invérité toute cette affaire m'étonne extrêmement.

Nous avons ici d'honnêtes gens qui se souviennent d'avoir vu
des Lettres de Leibnitz entre les mains de Hentzy pendant le
séjour qu'il a fait dans cette ville, immédiatement avant sa
Conjuration & sa mort. On ne peut douter qu'il ne les ait
envoyées à M. Roëig.

L'ouvrage que celui-ci prépare
contre la Théorie de M. de Maupertuis sera sans doute fort
curieux. Il est Métaphysicien & Mathématicien; deux Qualités
trop rarement réunies, & nécessaires l'une & l'autre pour traiter
les matières de Dynamique. Adieu, mon très cher Ami.

Je réitère mes vœux pour vous & pour Madame & votre
chère Famille & je suis avec un inviolable attachement

Mille Complimens f. v. p.
à notre cher Digne M.
de Jarrige.

Votre très humble & très obéissant
Serviteur de Vattel.

Ap

Ver.

Corrections pour la Lettre à M.^{re} Formey &c.

Après ces mots: Le Gouvernement de Berne est Démocratique de Droit
& Aristocratique de fait, Retranchez tout l'Article qui suit, depuis
Le Conseil souverain des Deux-Cent — jusqu'à beaucoup moins que
plusieurs autres Vainilles, & substituez à cet Article, ce qui suit:

Le Conseil des Deux-Cent est en possession de la souveraineté depuis
un temps immémorial; & on ne connoit même aucun Monument
par lequel il paroisse que les choses aient jamais été autrement. —

Y a-t-il beaucoup de souverains dont le Droit soit mieux établi?
L'Auteur pourroit-il ignorer, que suivant les plus saines Maximes
du Droit Public, la possession immémoriale fait un fondement
de Droit inébranlable?

Le Gouvernement de Berne est donc Aristocratique de Droit, aussi bien
que de fait; & personne n'en a jamais douté. Il tient seulement du
Démocratique, en ce que tout Bourgeois, indistinctement, a droit de se
présenter aux Elections pour le Conseil souverain, & qu'il y en parvient,
en effet, de tout ordre. Si les Familles les plus distinguées parviennent
plus aisément, il n'y a rien là qui ne soit naturel & dans l'ordre. La
Règle générale est, que le plus digne doit être choisi: Et il est naturel de
penser que les plus dignes se trouvent communément parmi ceux qui ont
reçu une meilleure éducation. Mais un homme d'un mérite distingué,
ne peut manquer d'être élu, quelle que soit sa Naissance.

Les six Familles que l'Auteur des Pensées appelle Régnantes, sont six
Familles d'une très-ancienne Noblesse, auxquelles l'Etat a accordé
quelques Distinctions purement honorifiques, & qui n'ont, quant au
Droit d'occuper les Charges, aucune prétention particulière.

Vers la fin de la Lettre, supprimez entièrement le pénultième Article, depuis ces
mots: Mais ce Trésor immense — jusqu'à thésauriser.

24

42

24

Monsieur

Monsieur

Monsieur Formey Secrétaire
perpetuel de l'Académie Royale des
Sciences, Professeur en Philosophie
au Collège François à

à Berlin.

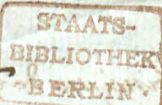
STAATS-
BIBLIOTHEK
BERLIN



Neuchâtel le 17. février 1759.

J'ai été charmé, mon très-cher Ami, de recevoir votre Billet, qui est venu dans une Lettre de M. le Charubrier, & je me fis de la même voie pour y répondre. Je n'ai point attendu le détail que vous me faites, pour vous plaindre, & vous plaindre de tout mon cœur. Je connoissois vos sentimens & vos liaisons, & sans connoître particulièrement le caractère de votre Président, ce qui a paru de sa conduite dans le public m'en disoit assez pour me faire juger des embarras de votre situation. Je pense, comme vos Amis, que votre honneur ni votre conscience ne pouvoient vous empêcher de remplir vos fonctions de secrétaire; & j'apprends avec bien du plaisir, que vous vous y êtes borné. Mais j'ai été très-fâché de voir dans l'Appel, que vous avez donné votre voix & que le jugement de l'Académie a été unanime. Si cela est vrai, je comprends l'embarras où vous vous êtes trouvé, & je vous plains; mais permettez-moi de vous le dire, ne pouvant empêcher le mal, il falloit au moins n'y point apporter aucune part. En toute occasion je remarque que le plus sûr, aussi bien que le plus honnête, est de faire son devoir. Malgré ce que dit l'Appel, j'ai été encore persuadé que vous n'auriez pas honoré de votre suffrage un jugement aussi insoutenable que celui de l'Académie. Laissez-moi, je vous prie, cette énigme. Comment la passion a-t-elle pu aveugler jusqu'à ce point M.^{rs} de Chaux. & Euler, & comment ont-ils trouvé tant de complaisance dans plus de 20. Académiciens? Au reste j'approuve fort le parti du silence, auquel vous vous êtes réduit, & je vous conseille, mon cher, de vous y tenir & de vivre dans votre cabinet, de toutes ces sottises, sans vous en inquiéter. Il n'est pas croyable que le Président puisse réussir à vous faire du mal, parce que vous ne pouvez pas ses passions. Le silence est tout ce qu'il peut exiger de vous. Il auroit beaucoup mieux fait de le garder lui-même, s'il savoit le tort immense que lui fait cette affaire, il en mourroit de chagrin. C'est fait de sa réputation. J'en suis fâché, parce qu'avec de grands défauts, je lui crois cependant de grands talens. Si vous étiez courtisan, votre affaire avec le Docteur auroit été beaucoup plus dangereuse que l'autre; mais dans le poste que vous occupez, & vu sur tout votre caractère, je ne crois pas que vous eussiez rien à craindre. Cependant vous avez fait très-prudemment de vous recommander. Vous savez, bien que L. B. de Berne ont refusé la Dédicace qu'il vouloit leur faire de sa Rome sauvee. On fut fort choqué de ce qu'écrivant au souverain il se servoit du terme Messieurs. Cependant, pour ne rien faire à la légère, on consulta sous main M.^{rs} le Major Léntulus, lequel a répondu que V. étoit un cerveau brûlé, menacé d'une prochaine disgrâce, puis que le Roi avoit fait brûler par la main du bourreau, un de ses Ouvrages, sachant bien qu'il étoit de lui. Cet avis a affermi le Conseil dans l'idée où il étoit déjà de ne faire aucune réponse au Tragique François. Au reste on n'a point su à Berne qu'il y ait rien écrit contre vous. Votre Journal y est fort connu, & c'en étoit assez, sans qu'on eût besoin d'être excité. Mais s'il a écrit, il n'aura que la mortification d'avoir fait en vain une méchanceté. On m'a écrit positivement de Berne, non seulement qu'il n'y a plus aucun nuage contre vous, mais même que cette affaire a tourné entièrement à votre avantage, qu'on y est très-content de vous, & qu'on y a conçu une vraie estime pour un esprit si sage & si modeste, & qu'assurément du côté de l'estime personne ne balanceroit entre vous & le fameux Poëte. Quoique vous,

reçu le 5. Jun 1753.



Neuchâtel le 25. Mars 1753. 1753.

Nos dernières Lettres se sont croisées en chemin, mon très-cher Ami.
 Vous aurez reçu la mienne du 17. février, que je mis sous le couvert de M.
 le Chambrier; & j'ai bien reçu la vôtre du 15. du même mois. Le départ de M.
 le Lieutenant d'Yvernois me fournit une occasion de vous répondre. J'ai
 communiqué votre précédente à M. Bertrand, qui prend sincèrement part
 à vos peines, comme il vous le témoignera lui-même, dans une Lettre qu'il
 doit m'envoyer, pour la joindre à celle-ci. Je vous répète que vous devez
 être parfaitement tranquille du côté de Berne. On y est très-content de vous.
 Je suis charmé d'avoir pu vous donner, en cette occasion, de marques de l'amitié
 sincère que je vous ai vouée. On a reçu à Berne deux nouvelles Lettres de M. de
 Voltaire, qui continue à demander la permission de dédier sa Tragedie; mais elles
 sont si mal écrites, que je ne pouvois croire qu'elles fussent de lui, & je soupçonnois
 que c'étoit un tour de ses ennemis. M. le Chancelier lui a répondu que ses Excellences
 n'acceptoient pas volontiers des Dédicaces, & que d'ailleurs le sujet de la Pièce ne convenoit
 pas aux conjonctures, qu'on lui en étoit également obligé. M. L'entendeur, qui est
 à Berlin, avoit écrit que l'on pouvoit refuser cet hommage, sans crainte d'en être
 blâmé, que le Pôste étoit un cerveau brûlé, & menacé d'une disgrâce entière, puisque
 le Roi avoit fait brûler un de ses Ouvrages par la main du Bourreau. Il ne prévoyoit
 pas le racommodement, sans doute parce qu'il ne le souhaitoit pas.
 Je suis un peu en doute sur ce que vous méditez du train que les Affaires prennent dans
 mon pays. Voulez-vous parler de mon pays natal, ou de celui que je sers actuellement?
 Je crois cependant que vous voulez parler du premier, & si vous pouviez nous rendre quelque
 bon office, je vous en serois fort obligé. Je n'ai pas lieu de trop bien augurer non plus
 du premier. Il y a là quelqu'un qui me traverse, je le sens, sans pouvoir deviner précisément
 qui c'est. Voudriez-vous plus en relation avec M. d'Arnaut, & ne vous a-t-il jamais marqué
 de disposition à me rendre service? S'il venoit à vaquer dans ce pays, quel emploi capable
 de donner de quoi vivre à l'Ami que vous connoissez, il seroit bien aisé de l'obtenir, pour se
 mettre en repos & à l'abri des revers. L'ambition ne le travaille pas, & un établissement
 modique, mais solide, qui lui laisseroit le loisir de cultiver les Muses, rempliroit tous
 ses desirs. Mais pour s'assurer de l'obtenir, il faudroit prendre quelques mesures d'avance.
 J'en écris, suivant votre Conseil, à M. de Jarriges, & je mets sa Lettre dans la vôtre, pour
 vous donner occasion de vous concerter ensemble. J'en écris aussi à M. Réquelin, &
 je vous prie tous les trois de tenir la chose secrète, & de prendre vos mesures de façon
 à ne point commettre celui que vous servez. Vous en ferez après la conséquence.
 J'attendois que votre Dr. Nat. eût paru, pour me mettre tout de bon à mon Droit des
 gens. Mais comme vous ne m'en parlez plus, je vais espérer de faire mon Ouvrage de
 manière qu'il soit indépendant de tout autre, & si je vois que cela ne peut aller, peut-
 être me suffira-t-il de le faire précéder d'une Traduction de l'abrégé du Dr. Nat.

de M. Wolf, dans lequel je rappellerai les grands Principes de la Phil. Pratique. Mais je vous avoue, mon cher Ami, que voyant ma fortune peu avancée, malgré les belles espérances que l'on m'avoit données, & faisant plus de réflexions que jamais sur l'instabilité des choses humaines, je ne veux plus travailler uniquement pour la gloire, j'ai besoin de songer à un profit plus réel, & je veux qu'un Libraire me paie mes Ouvrages. Comme vous connoissez beaucoup de ces Messrs je ne puis avoir un meilleur Négociateur que vous. Un Ami de Dresde se charge de parler à M^r. Brockhée & Merckus à Leipzig, mais je serois bien aise que vous leur en écrivissiez aussi. Voudriez vous bien aussi fonder votre Libraire de Hollande. Vous savez que je travaille mes Ouvrages avec tout le soin dont je suis capable, & vous pouvez assurer un Libraire, que je ne lui donnerai rien de négligé. Serait ce trop si je demandois deux Ducats de la feuille? Je serai moins païé sur ce pied là, que je ne le serois à un Ducat, si j'écrivois currente calamo.

Outre mon Droit des gens, j'aurai de quoi donner un Volume de Mélanges, dans le goût du Loisir Philosophique, moins sérieux peut-être. Dites-moi avec une entière sincérité, si vous me conseillez d'y mettre les plus passables de mes petites Poésies. Enfin j'ai un 3^e Ouvrage, par lequel je voudrois débiter, si vous & M. de Jarriges en approuvez la publication. C'est des Observations sur le Droit Nat. de M. Wolf. En étudiant ce grand Ouvrage, j'y ai trouvé quantité de décisions qui me paroissent erronées, & mes Remarques formeront un petit Volume. Les erreurs d'un grand homme étant les plus dangereuses, il me semble que tout Amateur de la Vérité doit s'efforcer de les voir redressées. Mais je le ferai de manière à ne point offenser l'illustre Auteur, & avec tous les égards qui lui sont dus. Je témoignerai hautement toute mon admiration pour lui, & j'aurai soin d'entrer, de faire observer que ma Critique ne doit rien ôter ni du mérite de l'Ouvrage, ni de la gloire de l'Auteur, puisqu'elle ne tombe point sur les Principes généraux, qui sont excellents, mais sur des erreurs de détail, qui peuvent échapper au plus grand Maître, quand il est distrait par un grand nombre d'occupations. J'attens, mon cher Ami, votre réponse sur tous les Articles de ma Lettre. Si vous avez un aussi beau Printemps que nous, j'en attends beaucoup pour le rassemblement de votre santé, & j'espère que vous aurez pris l'effort & que vous m'apprendrez votre parfait rétablissement. Mes honneurs, si vous plaît, à Madame votre Epouse & à Mad^{elle} votre fille Aînée, qui embrassera pour moi celles que je n'ai pas l'honneur de connoître. Adieu, mon très-cher Ami, je vous embrasse de tout mon cœur & suis inviolablement à vous. Bertrand au charge de vous envoyer ses Mémoires. M. D'Espernois vous les remettra avec sa Lettre.

à Neuchâtel le 21. 8^{bre} 1753.

J'ai bien reçu, mon très-cher Ami votre Lettre du 11. 7^{bre}. Je me disposois à vous écrire bien au long & à mon aise par M. Prévot; mais son départ m'a surpris au moment que je venois d'attendre qu'il viendrait; & je vous écris fort à la hâte. Rien ne me fera jamais douter de votre Amitié; mais votre silence m'a fait peine, parce que je trouve toujours un sensible plaisir à lire vos Lettres, & si vous avez dans la suite un peu plus de loisir, je me flatte que vous les rendrez plus fréquentes. Je suis charmé d'apprendre que vous avez un fils, & je vous en félicite. Ce sera un plaisir pour vous de le former & de l'instruire, & je suis persuadé que vous le rendrez digne de son Père. J'en fais aussi mon compliment à Madame, en lui présentant mes honneurs, aussi bien qu'à M^{lle} vos filles, à la famille & à M^{lle} d'Aufin & aux autres personnes qui se souviennent de moi.

Je vous suis très-obligé de l'intérêt que vous prenez à l'affaire dont je vous parle. La réponse de M. de J. me ferait croire qu'il a mal pris ma pensée. Je demandois uniquement pour le présent, de vouloir bien tâcher d'obtenir d'avance la parole de M. Lichet & fil le pour^t. de M. Frederdorf, pour servir l'Ami que vous savez, en cas qu'un certain Emploi devint vacant. La vacance n'est pas arrivée, & probablement n'arrivera pas si tôt, mais il seroit bon de prendre quelques mesures d'avance, pour n'être pas prévenus. Si l'on présentait quelqu'autre Etablissement solide, votre Ami le préféreroit à ce qu'il a. Souvenez-vous de lui si par hazard vous trouviez une occasion de le bien pourvoir. Tous les pays lui sont égaux, hors la Russie, dont le climat est trop froid.

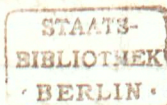
Je suivrai votre conseil & j'écrirai à Luzac; mais vous me ferez plaisir d'écrire aussi. Walther bat froid aujourd'hui & dit que les Ouvrages que je lui propose sont de trop petit volume. Mes Mélanges seront un peu plus gros que mon *Loisir philosophique*, & la moitié de Boissier. Vous verrez mes Observat^{ns} sur Wolf, que j'adresse à M. Béguelin, & sur lesquelles je voudr. bien savoir votre sentiment.

Ne pourriez vous me dire à quoi en est l'affaire de Travers, qui dit-on, a été renvoyé à l'examen de M. de Jarriges? Adieu, mon très-cher Ami. Je vous souhaite une santé plus ferme & un hyver favorable. Je suis entièrement à vous.

Monsieur

Monsieur Formey Secrétaire perpétuel
de l'Académie R. & Professeur en
Philosophie au Collège français

à Berlin



Reçu
le 10/11/1771

Proposé par vous-même, mes D. Ours à quelque Libraire, & demandez lui ce qu'il
en veut donner.

Neuchâtel le 24. ~~juin~~ 1750.

Vous m'avez affligé à votre tour, mon cher Ami, par votre Billet du 6. J'y vois d'abord que vous avez été malade; de quoi je suis mortifié. Je vois ensuite que vous avez pris plus chaudement que je ne le voulois, l'avis que je vous ai donné. Je vous en remercie pour tant, ce me semble, que j'étois assuré de faire parfaitement votre paix, pourvu que vous fîtes imprimer dans le même Journal les Correctifs que vous vous envoieus. Vous pouvez, mon cher Ami, être parfaitement tranquille, j'avois ~~déjà~~ réussi d'avance à apaiser tout le monde à Berne, par les assurances que j'avois données que vous n'aviez aucune mauvaise intention, & que vous seriez imprimer tel Correctif que l'on jugeroit à propos. Bertrand a fait voir la Lettre que vous lui avez écrite. On en est parfaitement satisfait, & très-content de vous. Soiez assuré que vous avez maintenant des amis à Berne, & point d'ennemis. Je suis charmé que vous vous disposiez à faire incessamment imprimer la Lettre de M. Bertrand, & je vous prie encore de n'y pas manquer. Mais vous ne me dites rien de la mienne. J'étois d'abord assez indifférent sur son sort. Mais en ayant envoyé copie à quelques Amis, elle a fait tant de plaisir aux Principaux de Berne, que je vous prie instamment de la faire imprimer aussi dans le 1.^{er} volume de votre Journal; mais en observant d'y faire les corrections que je vous ai envoyées par ma Lettre du 5. N'y manquez pas, je vous prie, mon cher Ami. On s'attend à la voir, & si vous ne la donnez pas, on y chercheroit mystère. La Lettre de M. Bertrand étant d'un sujet, on a témoigné que l'on sera charmé de voir ce qu'il dit confirmé par un étranger. Vous mettrez mon nom au bas, à moins que vous n'y visiez trop d'inconvénient; mais vous le mettrez simplement & sans titre, & même si vous voulez, seulement de cette manière de V.... S'il est trop tard pour le 1.^{er} volume qui paroitra, donnez-la sans faute s. v. p. dans le suivant, mais j'aime mieux bien mieux qu'elle soit dans le premier. Au cas que ma Lettre du 5. ne vous soit pas parvenue, ayez la bonté de m'en avertir, & j'en enverrai une autre copie des changements à faire dans ma Lettre. La châtelaunie du Landéron a été donnée sur la recommandation des Amis de M. Doi de la tour Négociant de Lion. Le canal dont il s'agit est si bon, que voici le 4.^e Conseiller d'Etat qu'il fait faire, sans que d'autres aient pu parvenir. Ne en parlez pas je vous prie, mais ce canal n'étant autre que celui de M. Eichel & de M. Frederdorff, je vous en parle pour vous demander le service de parler de ma part à M. de Jarriges, à qui je fais mille complimens, pour savoir si dans quelque occasion importante, il pourroit obtenir de M. Eichel d'agir en ma faveur pour celui que je recommanderai, plus tôt que pour tout autre. Ces Messieurs peuvent compter que je n'abuserai pas de leur bonté, & ne leur demanderai rien que dans une occasion unique, & je ne sais quand cette occasion se présentera. J'oubliois de vous dire que le début de ma Lettre sur le passage des Vaisseaux ne vous plaît pas, vous êtes le maître d'y faire tel changement qu'il vous plaira. Le reste de la Lettre ne vous intéresse pas. Adieu, mon très-cher Ami; ayez soin de votre santé, & ne vous laissez point abattre par les tracaseries dont vous me parlez. Je vois à la fin de votre Lettre un découragement qui me

Monsieur

Monsieur Tormey Secrétaire
perp. de l'Académie des sciences,
Professeur en Philosophie au
Collège français.

à Berlin.



Fait une vraie peine, & que je n'ajurais après moi. Gardez-vous d'abandonner une
philosophie qui vous a si bien servi jusqu'ici. Dura te & vobis redit servata fœdus. Je
présente mes hommages à votre chère famille. Mes compliments avec
amitié. Adieu encore une fois, je vous embrasse de tout mon cœur de Maffet.

Neuchâtel le 14. Novemb. 1754.

Je n'aurois pas tant tardé à répondre à votre Lettre du 6. Août, Monsieur & très-cher Ami, si je n'avois voulu attendre que je connusse un peu M^{ilord} notre nouveau Gouverneur, pour vous en parler avec quelque certitude. C'est un seigneur aimable & bien faisant, qui a bien des connoissances & une grande pénétration dans les affaires; tout-à-fait sans façon & à l'Angloise; de facile accès, contre ce qu'on vous en avoit dit, & qui me paroît très honnête homme. Je ne doute pas que notre pays n'ait tout lieu de se féliciter du choix que le Roi a fait, & je ne suis pas moins persuadé que M^{ilord} fera infiniment mieux les affaires du Roi que tous ses Prédécesseurs. Il aime beaucoup à s'entretenir de Littérature. Je le vois souvent, & j'en suis bien reçu. C'est un agrément pour moi, qui ai toujours beaucoup aimé le Commerce des gens du grand Monde, quand ils ont du sens & des lumières. Ils ont mieux appris, par l'usage, à connoître les hommes, qu'on ne peut l'apprendre dans les livres.

On m'a envoyé de Berne la Préface de votre D. de la N. & de l'Origine, & je l'ai fort goûtée. Je suis impatient de voir l'Ouvrage même. Mes Observations sont à Lausanne, où je crois qu'elles s'imprimeront. Croiriez-vous que le grand nom de Wolf est précisément ce qui me fait trouver de la difficulté à placer ce Manuscrit? Les Libraires de Hollande & de Suisse me répondent que Wolf n'est plus de mode, & pour ceux de France, il ne faut pas seulement leur en parler. Si j'avois offert un Ouvrage sur

le Dr. Nat. sans parler de Wolf, il y a long-tems que j'aurois trouvé
un Libraire. Mon D. des gens va lentement, parcequ'il me
faut faire bien des Lectures, pour le mettre dans l'état où je le veux.
Wolf n'a pas touché toutes les matières, & je suis obligé de les
aller chercher dans Grotius, Puffendorf &c. car le moyen de me
les rappeler toutes moi-même! Au reste, je ne charge point
mon Ouvrage d'Autorités; je l'orne seulement d'exemples, & j'é-
dresse les décisions sur ce qui me paroit découler des Principes.
Quand l'Ouvrage tirera à sa fin, j'aurai recours à vous, mon cher
Ami, pour trouver un Libraire.

J'irai cet hyver passer quelque tems à Berne, où je logerai chez
M. Bertrand, qui est fort de vos Amis. Vous savez sans doute
qu'il vient d'être aggrégé à l'Académie de Gottingue. C'est honneur
dont le flatter d'autant plus, qu'il n'a pas pensé à le rechercher.
Je suis ravi d'apprendre que votre santé est bonne. Conservez-la comme
un bien sans lequel les autres biens de la vie ne sont rien. Vous avez
bien raison de ne point prendre pour le travail sur votre repos
& sur vos plaisirs. elles honneurs si il v. pl. à vos Dames & à
notre cher M. de Jarriges. Dites lui qu'ayant fidèlement exposé
à Milord Maréchal toute ma conduite dans l'affaire de Travers, il
m'a dit quelle ne donneroit au Roi que de l'estime pour moi, si elle
lui étoit connue. Il me fera plaisir de rapporter cela à M. Eichel.
Je lui ai lu le Discours que je fis dans l'Assemblée générale de la Bour-
geoisie, & que l'on a traité à Berlin de Harangue de Démosthènes;
il n'y a rien trouvé que de bien. Je serois fâché de déplaire au Roi,
quoique je sois un autre Maître. Mais rien au monde ne me fera
écarter de ce que je dois à ma Patrie & à moi-même. Mes complimens
aux autres Amis. Allez la bonté d'envoyer cette Lettre à la famille
de mon Ami Bequelin, pour qu'elle la lui fasse tenir à Colzdam.
Adieu, mon cher; je vous souhaite joie & santé & je suis à vous
de tout mon cœur. De Vattel.

à Neuchâtel le 8. Novembre 1744.

Relisant votre Lettre pour y répondre, je suis honteux, mon cher Ami, de la voir datée du 2^d. Juin. Comme le temps vole! J'attendois une occasion pour vous écrire, une semaine s'écouloit, & puis une autre, & enfin il se trouve que j'ai différé pendant près de 4 mois une réponse, que je ne pouvois point à remettre si loin. Je suis toujours charmé quand je reçois de vos Nouvelles, pourvu qu'elles soient meilleures que les dernières. M. Bertrand m'a fait part de ce que vous lui écrivez; j'étois trop dans toutes vos peines, pour n'en avoir pas été fort touché. Dieu veuille fortifier votre santé & celle de Madame votre épouse, & vous consoler en d'aimables succès de la perte de vos Parents. Je prie Madame Formey & l'aimable famille d'agréer mes sincères complimens & mes honneurs. Présentez les aussi, je vous prie, à M. de Jarrig; je vous tiens bien compte de votre attention à me donner toujours des Nouvelles de ce digne Ami, que je me réjouis d'avance de voir bientôt au nombre des Ministres du Roi. Il est digne à tous égards des emplois les plus importants. Je voudrais bien qu'il voulût examiner le Plan que je vous envoie de mon Droit des Gens, & m'en dire son avis. J'espère aussi, Monsieur, que vous m'en direz le votre en Ami sincère. Je souhaite de faire un bon Ouvrage, & tous les Conseils capables de m'y aider trouveront en moi un esprit docile & un cœur reconnoissant. Je profite aussi de vos Offres pour trouver un Libraire. En voici, je vous prie, ce Plan à quelque Libraire de votre Connoissance, & engagez-le à imprimer mon Ouvrage. Je me flatte que ce ne sera pas une mauvaise entreprise. Les Libraires de Suisse ne me conviennent pas; outre qu'ils n'impriment pas aussi bien qu'en Hollande, ils ne s'occupent guère qu'à des Editions dont les Originaux ne leur contiennent rien. Et je vous avoie que ma fortune n'est pas assez bonne pour que je puisse faire présent de mes Ouvrages à un Libraire. Je voudrais que le Libraire vous dit combien il paiera la feuille de celui-ci, outre 25. Exemplaires, les uns en feuilles & les autres reliés, que je me réserve. J'ai à Paris depuis un an des Viciées sur divers sujets, de quoi former un in 12. & elles n'ont pas encore trouvé un Libraire, parce que je ne veux pas les donner pour rien. Mes Observations sur Wolff n'en ont pu trouver aucun, même pour rien. Les Libraires me disent que le nom de Wolff n'est plus à la mode. Si je veux les rendre indépendantes du Ouvrage de ce Philosophe, & les publier en forme de Questions de Dr. Nat. je croi que je trouverai à les placer. Mais je veux finir premièrement mon Droit des Gens, & ce sera l'Ouvrage de cet hiver. Je le travaille avec grand soin. Il m'occupe beaucoup, & je me flatte qu'il sera goûté. Mais aussi il déplaira aux flatteurs du Despotisme.

J'aimerois mieux ne pas écrire, que de ne pas suivre hardiment les bons & grands Principes.
Je ne fais encore si je le dédierai. J'avois pensé d'abord à notre Prince Royal; mais je ne fais
si cela conviendrait; car dans le St. de la Religion je ne puis me dispenser de fronder le
système de Rome, qui soustrait la Religion à toute autorité civile. Je profite beaucoup
des Principes de Wolff; mais mon Ouvrage ne ressemblera point au sien. Je lui rendrai
hommage dans la Préface; mais je n'en ferai pas mention de lui au titre de l'Ouvrage.
Je n'ai point vu la brochure sur les Monades, à l'occasion de laquelle vous voulez
me faire l'honneur de m'adresser une Lettre. Cette brochure, suivant les appa-
rences, fera assez peu de chose. Excepté M. d'Alembert, je n'ai pas fait grande
idée des Métaphysiciens de Paris. Dans ce pays-là, on ne connoît guère de réalité
que dans les objets qui frappent les sens. L'abbé de Condillac passe pour leur grand
Métaphysicien; il a parlé du Leibnizianisme sans l'entendre. J'ai seulement
depuis hier vos Mélanges Philos. & n'ai pu encore y rien lire. Deux hommes
d'esprit, dont l'un est Ministre & bon Philosophe, m'ont dit qu'il n'y avait pas
vu avec plaisir une défense de l'éternité des peines, après que dans la Belle Wolff
vous les avez rejetées. Ce Dogme est abandonné presque partout. Je soupçonne
que vous l'avez défendu par complaisance pour quelqu'un.
J'ai une copie de la Puelle. Voltaire la dépoüille; il se récrie fortement sur l'importance
de la Baumeille, & de Collaubert, qui, dit-il, ont entièrement défigurés l'honneur
de la Puelle; en y mêlant leurs gentillesse. Il est vrai que ma copie contient par ci
par là des tirades, que je juge évidemment interpolées par une main étrangère &
même malhabile; mais le fond me parait tout aussi évidemment être de ce même
Poète, & il y a quantité de choses qu'il dépoüillera toujours. On peut très-bien en
savoir la vérité à Berlin, & surtout à Rotterdam, où il y a bien des gens qui ont
entendu lire la Puelle par son Auteur lui-même. Ne sauriez-vous me dire si le 14.
Chant, où la Puelle perd cette qualité par l'Anne celeste, qui lui fournit de monture, & où cet
Anne constant ses faits & gestes, dit entre autres qu'il fut la Monture du Cheval à son
Entrée de Jérusalem; pourquoi il débite ces 17. vers sanglants contre J. C. que Voltaire a
donnés lui-même au Magistrat de Genève, & que celui-ci a fait bruler par la
main du Bourreau; si, dis-je, le 14.
Chant & ces 17. vers en particulier ont été
lus à quelqu'un par M. de Voltaire. J'ai des raisons de croire le contraire de lui; mais
je soupçonne que partie au moins des 17. vers sont d'un autre. **J**usqu'à ce que me
sont absolument suspects

Joseph, Panther, & la Vierge Marie,
sans y penser, firent cette oeuvre pie.
A son Epoux la Belle dit adieu,
Puis accoucha d'un bâtard fils de D

Cela me paroit trop grossier, & trop mal tourné, pour être de Voltaire, & sent bien
le rimailleur maussade, qui pour faire tort au Poète, ou croians ajouter du sel
à l'Ouvrage, a mêlé sa voix de corbeau aux chants du Cygne. Voltaire a
beaucoup de chagrin de voir les Copies se répandre. J'ai pensé dès lors qu'il prendroit
le parti de retoucher sa Luëlle, d'en retrancher les endroits les plus scabreux, &
sur tout les traits satiriques contre des Grands, & puis de la faire imprimer
sous main, pour dire ensuite qu'il est dres. sa ché qu'on l'a publiée; mais
enfin que c'est là son Ouvrage, cette ancienne bagatelle, comme il parle,
qu'il a faite autrefois à Cirey, pour se gaïer, entre Amis. La Gazette nous
annonce en effet la Luëlle à vendre chez Thourneisier del Basle; & je crois
que ce sera ma Conjecture vérifiée. Quand je l'aurai vue, je vous dirai
dans une autre occasion, si cette Luëlle imprimée est bien différente
de mon Manuscrit. Mais ce que je vous écris n'est, si l vous pl. que pour
vous & quelques bons Amis: Je serois fâché de faire de la peine à M. de Voltaire.
Je ne l'ai point vu, il ex passe tout l'été à sa campagne aux portes de Genève,
& il doit être présentement à une autre campagne, qu'il a loüée auprès de
Lausanne. Le Consistoire de Genève l'a chagriné, en arrêtant la représentation
de son Orphelin de la Chine, qui devoit être joué chez lui par des éléphants
& des Dames de Genève. Lui & M. Denis avoient formé les Acteurs, le Théâtre
étoit construit, les habits achetés, tout étoit prêt, lorsque ce Consistoire a
fait dire aux Acteurs & Actrices, qu'on les prioit de s'abstenir de cet amuse-
ment. C'est en effet une bagotterie insupportable; & si j'étois Voltaire, je ne demeurerois,
pas à portée de ce pédantesque Consistoire. Dans les terres de Berne, il
n'y aura rien de pareil à craindre; ici non plus, mais je crois qu'il n'ose
y venir à cause de ce qui s'est passé avec le Roi de Prusse. Cependant je suis
persuadé que s. M. ne l'y feroit pas chagriner pour le passé, & que d'abord
M. de Maréchal ne seroit pas fâché de pouvoir s'entretenir avec lui. Je vois
souvent ce seigneur, qui est plein d'esprit & de génie, & du Commerce le plus
aise. Comme il ne peut souffrir la gêne, il ne veut pas non plus que personne
se gêne pour lui. son Caractère est admirable: aussi est-il chéri & respecté
dans ce pais. Il n'y a que notre Clergé, qui, sans oser le dire, voudroit bien

n'avoir jamais vu sa face: Je parle du plus grand nombre, car il y en a pourtant quelques-uns de raisonnables. Milord a terminé un Ouvrage que tous les gens sensés desiroient depuis longtemps de voir consommer; c'est l'abolition de la Penitence publique, que l'on faisoit faire aux pauvres Amoureux qui osoient se soulager sans le secours de l'Hymen. Nos Ministres ont défendu à jamais d'observer un usage qui les rendoit redoutables, & les plus zélés n'ont pas manqué de dire qu'il étoit d'institution Divine. Le Roi a ordonné que ce bel usage fût aboli, & le Conseil d'Etat s'étoit hâté de publier les Ordres de S. M. Là dessus les Ministres s'intriguoient, & ils eussent réussi à gagner une bonne partie des peuples, si Milord n'eût pris le parti d'assembler les Etats & de leur proposer de faire une Loi pour abolir à jamais la Penitence. Les Etats l'ont faite cette Loi, & tous les peuples l'ont reçue avec respect. J'ai toujours dit à Milord que c'étoit le seul moyen d'exécuter ce bon Ouvrage solidement & sans danger. En pays de Coutume, comme le notre, les anciens usages sont des Loix: & en tout pays le Législateur peut seul abolir les Loix. Or ici la Législation appartient aux Etats: ^{le} souverain: Le souverain a le droit de leur proposer des Loix à faire, & celui d'approuver, ou de rejeter celles que les Etats proposent.]

Voici, mon cher, un paquet que notre Ami Bertrand m'envoie. Je l'ai trouvé un peu gros, & comme je crois qu'il ne contient rien de pressant, je le mets dans un autre que j'envoie à Dresde par les Chariots de poste. M. Bertrand vous parle peut-être de Voltaire avec qui il est en relation, & dont il est partisan zélé. Il soutient fort & ferme que ma Copie de la Bielle est en grande partie l'ouvrage de Maubert. A propos de Maubert, il m'a fait d'amères plaintes contre vous, au sujet de certaine Lettre datée de Lausanne, que vous avez mise dans la Bibliothèque Germ. Il croit cette Lettre de M. Bertrand, & menace fort de se venger. Je lui ai recommandé de rien rien faire; & tandis qu'il étoit en Suisse, il n'eût osé me desobliger à ce point. Mais désormais qu'il sera en Hollande, ou en Angleterre, je ne puis répondre de ce qu'il fera. Dites-moi, je vous prie, entre nous, qui vous a envoyé cette Lettre de Lausanne. Je n'en parlerai pas à Bertrand, comme je vous prie de ne lui point parler de ce que je vous écris ici. Il est aigri contre Maubert, & il en a su. Adieu, mon très-cher Ami. Dieu rassure votre santé; je vous embrasse tendrement & suis tout à vous. De Vattel

envoies, je vous prie, l'inclure à M. Bequelin, & communiquer à son Plén. du Dr. v. g.

avant

à Neuchâtel le 1. Avril 1756.

Le vrai, mon cher Ami, par votre Lettre du 2. mars, qu'il s'en est
perdu au moins deux des miennes, car j'ai noté que je vous ai écrit le 20.
juin 1754. & le 10. Novembre dernier. Cette dernière en accompagnoit deux
de M. Engel & de M. Bertrand, & contenoit le Plan de mon Droit des Gens.
Comme le tout faisoit un assez gros paquet, nos Amis & M. Engel fut tout, & dans
plus volumineux que moi, je crus bien faire de le mettre dans son paquet
que j'adressois à Dresde à mes correspondans M^{rs} les Heritiers de Jacob
Deeling Banquiers. Dès que j'ai aperçu la porte de ma Lettre, je leur ai écrit,
pour qu'ils cherchent ce quelle est devenue, car le paquet où elle étoit leur
est bien parvenu. Je suis très-fâché de cette querre, qui a interrompu notre
Commerce, & qui retarde le service que vous voulez bien me rendre en m'envoyant
un Imprimeur. Voici une nouvelle copie de mon Plan. Mon dessein étoit
l'envoyer n'est pas seulement que vous le communiquiez au Libraire, pour qu'il
prisme une idée de l'Ouvrage; mais encore que vous m'en fîtes, votre avis
en Ami; & je vous prie, dans la même voie, d'en donner copie à M^r le nouveau
Grand Chancelier, dont je voudrois fort savoir le sentiment. Quoiqu'il n'ait
peut-être encore répondu à ma Lettre, je compte toujours sur sa bonté & sur son
Amitié; & ce que vous & M^r Dequelin m'en écrivez, ne fait voir que j'ai
eu raison de m'en flater. Je vous prie de lui présenter mes respects. Je serois bien
aise aussi que M^r Dequelin vît mon plan, & je vous prie de lui en communiquer
la copie, que je n'envoie pas à double, pour ne pas grossir le paquet. Comme
l'Ouvrage tend à sa fin, vous m'obligerez beaucoup, mon cher Ami, si vous ne
perdez point de temps, pour me procurer un Libraire en Hollande. Je vous en
réserve 40. Exemplaires, dont 20. reliés, & en outre, voyez ce qu'il voudra donner
de la feuille, ou demander, lui ce que vous croirez raisonnable. J'ose me promettre
que l'Ouvrage aura du cours. Je l'établis hardiment & avec force les bons Principes
de Droit Public & de Dr. des Gens, & par là il fera quelque bruit. Je l'orne d'exemples
tirés de l'Hist. moderne, en observant cependant de ne pas offenser aucune Puissance.
Vous avez pris en Ami mes Reflexions sur votre Projet, comme je les avois faites aussi
en Ami. Je fus alarmé pour vous, des plaintes que je prévoyois, sachant combien de
pareils détails sont désagréables; & je vous avoue que je ne suis pas entièrement
rassuré. Mais après vous avoir averti, je m'en fie bien à votre prudence. Quant à
la pureté de vos vues, je n'en ai jamais fait aucun doute.
On m'a dit pour certain que M^r Lott a demandé l'même obtenu son Congé; mais comme il
rien parle point, je ne sçai plus qu'il en soit. Si la chose se trouvoit vraie, & qu'on lui en vint
un successeur, je souhaiterois fort que M^r le Grand Chancelier voulût bien parler de moi
à celui-ci. Il me sera agréable, & avantagieux, au moins pour mes Amis, votre bien dans
l'esprit de ce nouveau Gouverneur. Je souhaite pourtant très-fort, avec tout le

païs, que M. de Milord nous demeure. Il seroit difficile de ne pas perdre au change. C'est un fringant aussi aimable, quand une fois on est familier avec lui, qu'il est rempli de bonté, de probité & de qualités éminentes.

J'ai réservé, mon cher, pour la fin de ma lettre, un article qui m'intéresse très fort. Il s'agit par la mort de M. Tribalet, une charge de Lieutenant-Colonel dans nos Milices; M. de Merveilleux la demande, & il a remis son Place à M. de Milord, qui a promis de l'appuyer. C'est un Gentilhomme de mérite, qui a été Officier & qui entend bien le service, on en fera certainement content. M. de Milord étoit Conseiller d'Etat & a très-bien servi; aimant même fait souvent des ouvrages auxquels il n'étoit pas obligé, sans songer à demander aucune rétribution. Voilà de bonnes raisons. Voici celles qui m'obligent à prendre à sa demande un intérêt tout particulier. M. de Merveilleux est frère de cette Demoiselle que j'ai aimée, & qui est morte de fièvre lente, il y a deux mois. Malgré la rupture d'un attachement que la fortune ne nous permettoit pas de pousser jusqu'à la fin du Roman; je suis demeuré Ami de la Maison, dont j'ai toujours eu sujet de me louer, & un frère en particulier. Vous qui me connaissez, jugez combien il me seroit doux de pouvoir lui rendre service. Je vous prie, mon cher Ami, de vous en faire, & de travailler de votre mieux. Parlez sollicités auprès de M. le Conseiller Privé Vöckenroth, si comme je le pense, vous êtes en relation avec lui; parlez à M. Culeman. Si S. E. M. le Gr. Chancelier vouloit me faire la grâce d'en parler à ces M. ou même à S. E. de Bodevils, je lui en aurais une singulière obligation. Vous pouvez l'assurer sur ma parole, qu'il travaillera pour un honnête homme, & pour un très bon sujet à tous égards. C'est le dernier rejetton de la meilleure Famille du pays, & il seroit bien convenable de ne pas le laisser sans emploi. Celui qu'il demande lui convient tout-à-fait, quoique bien peu considérable du côté des Emoluments. Il ne vaut qu'environ 75. rixdallers par an, & il est obligé à des dépenses qui absorbent plus de la moitié de cette somme, sans compter les peines & la perte du temps. Mais un Gentilhomme dans la fleur de son âge (il a 30. ou 32. ans) ne veut pas rester sans rien faire, & enfoncer ses talens. Agissez, je vous prie, de concert avec M. Bequelin le cadet, à qui j'adresse ma lettre. Quand vous saurez à qui il faut s'adresser, si vous jugez qu'il soit nécessaire ou convenable pour s'assurer du succès d'offrir une reconnaissance de cinquante ou soixante Rixdallers à celui qui vous procurera la charge demandée, vous êtes autorisé à le faire; & j'aurai soin de faire rembourser incessamment cette somme à celui de vous deux qui en aura fait l'avance. Mais il ne faut pas donner d'avance; seulement promettre en cas de succès; & faire faire la proposition par une personne nullement suspecte à celui à qui on la

Sera. J'espai que ces M^{rs} rejettent pareilles sermons, quand elles leur sont
faites par gens dont ils ne se tiennent pas assurés, ou encore par d'autres
aux yeux de qui ils ont honte de paroître intéressés. Les entreprenneurs les
plus propres sont des Procureurs, des Marchands, ou certains Conseillers
de commissions &c. M. Béguelin en connoitra bien quelqu'un. Je ne lui
répète pas tout ce que je vous dis, parceque je compte que vous lui
lirez cet Article de ma Lettre.

Mes Mélanges sont encore à Paris, où divers contre tems en ont retardé
l'impression. Je donnerai ordre qu'on vous les envoie, dès qu'ils verront
le jour. M. de Voltaire est à sa campagne auprès de Lausanne. Ses
Copies de la Nouvelle manuscrit. sont bien plus chagrines que l'imprimé.
Il y a des traits contre nombre de Têtes couronnées, & contre plusieurs
Grands de France; mais je crois que quelques uns y ont été ajoutés
par une main ennemie. On assure que le Roi de Prusse a reconnu
à son écrivain, & lui a même envoyé un Esai de la Mérope mis en
vers libres.

Je souhaite fort, mon cher Ami, que vous jouissiez désormais d'une
santé ferme, & en attendant je suis charmé d'apprendre au moins que
vous trouvez votre état passable. Mille complimens à Madame & à
votre chère famille, de même qu'aux Amis, en particulier à M.
Chambrier, dont toute la famille se porte bien. Adieu, mon
très-cher Ami; je suis à vous de tout mon Cœur. De Vattel.

Ne vous confiez à aucun de nos compatriotes sur l'affaire de M. de
Merveilleux, dont je ne connois pas les Compétiteurs. Moins à M.
Audrieu qu'à tout autre. Il tâchera de servir quelque Montagnard de
son gré.

Monsieur

Monsieur Torrey Secrétaire
Perpetuel de l'Académie Royale des
Sciences, Professeur de Philosophie au
Collège François &c.

a Berlin

Je vous prie
de croire
à l'assurance
de votre
dévotion
L. L.

Nattal.



à Neuchâtel le 20. Août 1757.

Voici, mon cher Ami, un Extrait que je vous prie de mettre dans le 1.^{er} vol. de votre Bibl. Germanique. J'aurais mieux fait, si depuis longtemps je n'avois presque abandonné la Physique, pour me tourner vers la Morale & le Droit de la Nature & des gens. Suppléer ce qui manque, si mon Extrait vous paroît trop peu de chose. J'envoie mon paquet ouvert à notre Ami Bertrand, afin qu'il puisse vous écrire deux mots par la même occasion.

Tandis que tout le monde se bat & qu'une grande partie de l'Europe est en feu ou en alarmes, nous vivons tranquilles en Suisse. Je vous souhaite le même bien, de même qu'à mes autres Amis de vos Quartiers, & en Ami de l'humanité, je fais des vœux bien sincères pour la paix. Tâchez, je vous prie, mes tendres Complimens à mon cher Bequelin & mes honneurs à M.^r de Jarr. & mon Droit des gens sera prêt, suivant qu'on l'a promis, dans le courant d'Octobre. Mais comment vous l'envoyer, si les Armées couvrent les chemins? Vous m'écrirez environ le 15. d'Octobre ce que je dois faire. L'Edition sera fort belle, & plus belle sans doute qu'on ne l'attend d'une petite Ville de Suisse. Rien de nouveau par rapport à moi; je me porte bien, & je grossis seulement un peu trop. Mon travail sur le Dr. des gens ne m'a pas séché. Vous seriez surpris de me voir un ventre presque digne d'un Chanoine. — Toujours le cœur libre, point d'Amour. Je n'ose plus me frotter, — Depuis que je passe 40 ans, & mon mal est de valoir mieux que les jolies femmes ne le croiront sur mon âge. Je fais, mon cher, les vœux les plus sincères pour vous & les vôtres, à qui je présente mes respects & amitiés. Adieu, je vous embrasse & suis tout à vous de Nattal.

Monsieur et très honoré frère

La mort de la Reine Douairière, m'a fait peine
Non, cher Monsieur, par rapport à vous. J'ai compris que
vous aviez part à sa faveur. Elle méritait le mérite: Elle
ne pouvoit qu'avoir de la considération pour vous.

Je vous ai envoyé par occasion deux extraits. L'un
de Mémoires sur le tremblement de terre d'un ouvrage de M.
Seigneur. Vous pourrez envoyer l'un des deux extraits de
mes mémoires pour la Bib. Impériale, ou au Journal
encyclopédique si vous êtes en relation avec le directeur.
J'abandonne tout cela à votre amitié.

Voilà M. Roenig mort sans avoir dégagé
sa parole envers le public.

Vous ne m'avez point encore répondu au sujet
de ma brochure sur les langues de la Suisse.

Je souhaite avec ardeur que votre Monarque
se procure une paix sûre et avantageuse et brève.

Je suis pour vous, votre conservation et votre
prospérité le vœu le plus sincère et le plus
imprescrite, et j'ai l'honneur d'être avec une considération
très distinguée

Monsieur et très honoré frère

Je suis très humble et très
obéissant serviteur

Gerhard P.

Berne 24: août 1757.

à Neuchâtel le 17. fevr.
1757.

Je crois, mon cher Ami, que je n'ai jamais répondu à votre
Billet du 16. juillet dernier, & peut-être en accusez-vous
les Affaires Politiques. Il est vrai qu'elles sont bien malheu-
reuses pour moi; mais rien ne peut me faire oublier mes
Amis. C'est plutôt mon Droit des gens qui a été la cause
de mon silence. J'attendois d'une semaine à l'autre
de pouvoir vous dire que j'avois conclu avec Lusa
Mais il n'a pas voulu de mon Droit de Copie,
& cette condition désagréable me fait prendre le parti
d'imprimer ici sous mes yeux. Je verrai moi-même
les épreuves. L'ouvrage sera fort bien imprimé, & en
beau papier. Il paraîtra en septembre ou Octobre.
Mais comme le Libraire n'a pas des correspondances
bien étendues, il faut lui aider, pour répandre le Livre.
J'ai recours à mes Amis, à vous surtout, mon cher.
Daignez annoncer l'ouvrage dans vos journaux, & le
faire annoncer dans d'autres. Vous en avez vu le Plan.
C'est un Traité systématique du Dr. des gens, mais écrit
dans un goût à le faire lire des gens du monde, il est
orné d'exemples tirés de l'Hist. Moderne. Vous pouvez me
nommer comme Auteur, & dire que j'ai profité de l'ouvr.
de M. Wolf, mais que mon Livre est tout différent du
sien. En un mot, j'espère de votre Amitié que vous ne
négligerez rien pour favoriser le débit. Je m'y intéresse
comme Auteur, & aussi par raison de conscience envers
le Libraire. Tout ce qu'il me convient de vous dire sur le
mérite de l'ouvrage, c'est qu'il surpasse certainement tout

ce que j'ai fait pour faire tout ce que j'ai pu, & j'ai
 quatre ans que je suis en France. Je ne suis pas
 que vous ne puissiez pour le moment de l'année
 donner moi de vos nouvelles; elles me rejoindront
 qui vous & toute votre famille, que j'embrasse avec toute
 affection, j'espère d'une bonne santé. Je dis de tout mon
 cœur avec vous. Adieu de.
 que votre famille est heureuse; je ne sais que la
 elle respecta à ch. l'espérance. Elle me paraît d'après
 son plus. Elle est si bonne, si douce, si sage,
 qu'on vous a vu à Paris, son frère est à Paris.
 Je vous ai fait par cet air de dire à tout le monde
 que votre famille est heureuse, & que vous
 en avez, qui a eu l'impertinence de le dire sans me
 consulter. Je vous prie de lui en dire, par opposition à
 l'impertinence qui m'a écrit. Adieu, à vous et à toute
 votre famille. M. & M. de la Roche, j'espère qu'ils
 iront, mon frère & moi, & vous en serez content.

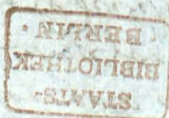
Monsieur
Monsieur Tormey Secrétaire
Perpetuel de l'Académie R.
des Sciences &c.

a Berlin.

à Neuchâtel le 11. Avril 1757.

Votre Lettre du 8. mars, mon cher Ami, m'a fait un vrai plaisir par le détail qu'elle me donne de votre état. Vous avez trouvé le seul secret d'être heureux en ce monde; goûter les biens & se mettre au dessus des maux, c'est l'unique moyen de vivre gracieusement dans un séjour où les biens ne sont jamais sans mélange. Je prens part bien sincèrement à votre bonheur, & à celui de vos Dames, à qui je vous prie de faire agréer mon respectueux attachement. Les traverses que l'épreuve ne m'empêchent point de sentir agréablement le bonheur de mes Amis. Vous ne me trouverez pas indigne d'être votre Collègue en Philosophie pratique; & je crois vous en donner une assez bonne preuve en vous assurant que j'acheve mon Droit des Gens & que je le fais actuellement imprimer sous mes yeux, avec la même liberté d'esprit que je pourrais avoir dans le meilleur état de mes Affaires. L'Édition est commencée & sera finie en Septembre ou en Octobre. Elle sera belle & très-correcte, en grand papier, de caractères de l'Augustin; l'Ouvrage formera près de cent feuilles, ou 800 pages in 4.^o & on pourra le diviser en deux parties. Une annonce honorable de votre part, mon cher Ami, favorisera beaucoup la vente. Je vais aussi faire imprimer un Programme, que je vous enverrai en vous priant de le faire mettre dans votre Journal. Je serai en voyer, comme vous me le conseillez, cent Exemplaires à Berlin, & je vous prierai, de concert avec mon Ami Deguelin, de le faire débiter, ou de vous le jurer à propos. Mon Éditeur ne peut guère faire des échanges avec les Libraires d'Allemagne; mais il leur donnera à rendre en commission, dès que vous voudrez bien y avoir l'œil. Je suis impatient d'apprendre votre jugement sur la Paléographie. N'oubliez pas, je vous prie, d'avertir que ce titre ne vous ne s'agit pas de moi. M. Fréron dans sa table, m'appelle M. de l'état. Vous sçavez mieux mon nom, que je ne vous empêche point de mettre; & si vous y ajoutez, comme de vous

même, que la fortune traverse actuellement l'Auteur; cela pourroit
avoir son usage. Mais il faut le dire avec ménagement. Redressez
aussi, je vous prie, mon imprimeur, sur les titres d'Allegorie X. II.
& III. qu'il a données à des Pièces qui ne furent jamais Allegories.
Adieu, mon cher Ami; mes respects à M. le Dr. Chaud. Je le prie de
me consacrer ses bontés; & si certain emploi venoit à vacquer ici,
j'y aurois recours avec confiance. Je vous souhaite de tout mon
Cœur une santé, dont vous ferez un bon usage. Votre état n'est
pas si mauvais, puisqu'il vous permet de mettre au jour si
souvent des Oeuvres en tout genre. Je vous imiterois volon-
tiers, si, comme vous, j'avois une aimable compagne pour me
secourir. Je vous embrasse & suis tout à vous. V.



Monsieur le Comte de Saxe
 à Paris
 de la part de
 M. de la Harpe

à Neuchâtel le 6. 8^{bre} 1757.

Je reçois toujours vos Lettres avec un singulier plaisir, mon cher Ami. M. Gertraud m'a envoyé celle du 15. 7^{bre} & j'y vois avec une ^{véritable} satisfaction, que le terrible Mars lui-même n'est pas capable de déranger votre Philosophie. L'aspère qui en effleure ses fureurs ne s'étendrait pas jusqu'aux gens de Lettres; l'Académie de Göttingue n'en a rien eû à souffrir. Vos accès de fièvre vous auront peut-être fait du bien; je suis charmé d'apprendre qu'ils n'ont pas été au delà de cinq.

Si vous avez encore quelque part à la Bibl. Impériale, je vous porte mes plaintes, mon cher Ami, du tort qu'on m'y fait en annonçant publiquement une Contrefaçon de mon Droit Desseins, avant même qu'il ait eû le jour. C'est un mauvais tour vient s'adressant de Luzac, à qui j'ai vous confié une partie du Manuscrit. Et puisque vous m'avez recommandé ce Libraire, vous ne pouvez me refuser de lui écrire fortement sur l'indécence de sa conduite. Marquez-lui (mais comme de vous-même, s. v. p. car je ne veux pas le rechercher) qu'il entend mal ses intérêts, que mon Edition n'étant pas nombreuse, il devrait me laisser le tems de l'écouler, & qu'en suite, s'il en veut donner une nouvelle, je pourrois le favoriser, bien loin de le traverser; mais que pour cet effet, il faut que le prétendu Théodore Haack retracte son Annonce. Mais encore un coup, je vous prie de ne lui rien dire en mon nom; j'ai mes raisons pour cela. En attendant, je ne puis me dispenser de désavouer hautement cette prétendue Edition de Haack, & je vous prie de faire mettre dans le premier volume de votre Biblioth. Germanique, l'annonce ou l'avertissement que je vous transcrirai ci dessous.

Je comprends que les circonstances ne sont pas favorables pour le Commerce des Livres dans vos Quartiers. Il faudra attendre. Bien des gens espèrent la paix. Si ce bien arrivoit, je vous enverrai les 50. Exempl. si non, je voudrois bien au moins vous en envoyer un &

un autre à mon Ami Béquelin, à quoi j'en joindrois quelques
uns, pour servir d'échantillon à un Libraire. Mais je ne sais
comment les faire passer. Peut-être que dans six semaines on
verra plus clair aux affaires. Ce sera le temps où mon Livre
sortira de la presse. Je sais que vous l'avez annoncée dans
la Bibl. Germ. mais je n'ai pu voir encore le volume. Nous
recevons ici les journaux trop tard.

Je suis charmé que tout aille bien dans votre chaise. & je présente
mes respects & amitiés à ceux qui la composent. J'en dis autant
pour les Amis, en particulier pour M. votre fr. Ch. Voici
un Billet pour Béguelin. Il a fait une perte bien sensible. Je
sais par expérience ce que coûte une perte de cette nature, & je le
 plains de tout mon cœur. M. Bertrand m'a envoyé le billet
ci-joint. Je crois que M. de Voltaire se félicite d'être dans les
 paisibles contrées de la Suisse. Sans quelques Théologiens, il y jouirait
d'une paix profonde, mais il s'est brouillé, je ne sçai comment,
avec M. Vernet, qui dans les commencemens étoit son grand Ami,
& ce Professeur le tracasse, écrivit contre lui des Lettres anonymes,
que M. de Volt. fait profession de ne point lire, auxquelles du moins
il ne répond pas; en quoi il a grande raison. Que toutes ces
querelles fassent une vilaine chose dans la République des Lettres!
Mais on peut du moins se tenir en repos, quoique attaqué, laisser les
agresseurs s'escrimer, & se moquer de leurs coups. Je voudrais qu'il
en fût de même dans la République Politique. Adieu, mon très-
cher Ami. Maintenez-vous tranquille & en bonne santé. Je
vous embrasse de tout mon cœur de Vattel.

M. De Vattel Ministre de la Cour de Saxe auprès de la République
de Berne, Auteur d'un nouveau Traité du Droit des gens actuellement
sous presse, & qui paroîtra dans les quinze premiers jours de Novembre,
n'a pu voir sans une extrême surprise, dans la Bibliothèque
Impartiale, Tome XVI. part. 1. page 151. une annonce, par laquelle
son Libraire est menacé d'une contrefaçon, avant même que
l'Ouvrage ait vu le jour. La nature de ce Traité doit rendre
justement suspecte une Edition faite sans l'aveu & contre
le gré de l'Auteur. M. de Vattel a tout lieu de craindre que
son Ouvrage n'y soit altéré, qu'on n'y insère des traits étrangers
& contraires à sa façon de penser. C'est pourquoi il la désavoue
publiquement, ainsi que toute autre faite sans sa participation.
Il espère que l'on donnera la préférence à une Edition faite
sous ses yeux, & sur la beauté de laquelle on n'aura certainement
rien à désirer. Elle se trouvera en Hollande chez B. Gibert
Marchand Libraire à La Haye, & à Neuchâtel en Suisse
chez les Editeurs du Journal Helvétique. Deux volumes
in 4^e en grand & beau papier. L'exemplaire pris à Neuchâtel
couterà neuf Livres argent de France, & d'autres en papier
plus fort dix Livres dix sols, même monnoie. Les Libraires
obtiendront un bénéfice convenable. Ces prix sont pour ceux
qui se hâteront de se retenir des Exemplaires. Dans la suite
on ne pourra les avoir à si bon marché.

Gravio Nuremberg Monsieur

Monsieur Tormey Professeur de
Philosophie & Secrétaire perpétuel
de l'Académie Royale des sciences.

O à Berlin.

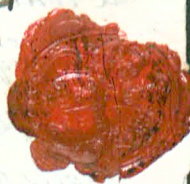
STATIS-
BIBLIOTHEK
BERLIN.

2

7

10

22



à Neuchâtel le 17. Dec. 1757.

Voici enfin mon Droit des gens. Je le fais mettre dans un Ballot pour Transport, d'où vous le recevrez, mon cher Ami, par le Chariot de Poste. Je vous prie d'en parler dans votre Journal le plutôt possible, en insistant particulièrement sur ce qui distingue mon Ouvrage de tous ceux qui ont été écrits sur ces matières. Ayez la bonté aussi de parler de la partie typographique: Je crois que vous pouvez la louer en confiance. Cela est nécessaire, pour qu'on ne s'avise pas d'attendre la Contrefaçon annoncée en Hollande.

Si vous êtes content de mon Ouvrage, j'en serai très-flatté; & votre approbation ne contribuera pas peu au succès. Mais comme il ne se peut qu'il n'y ait bien des choses à ajouter, ou à changer dans un pareil Ouvrage, je vous serai très-obligé, si vous voulez me communiquer amicalement vos remarques dans une Lettre. Par-là vous m'aidez à rendre ce Livre moins imparfait, en cas que j'en donne dans la suite une seconde Edition. Si vous jugez qu'il peut être utile au Monde, songez que ce sera servir le genre-humain, que m'aider à perfectionner mon travail.

Votre Lettre du 12. novemb. m'est bien parvenue, & j'y ai vu avec grand plaisir, combien votre Philosophie vous sert dans les occasions. C'est trop cependant que de s'assembler à l'Eglise en pareille

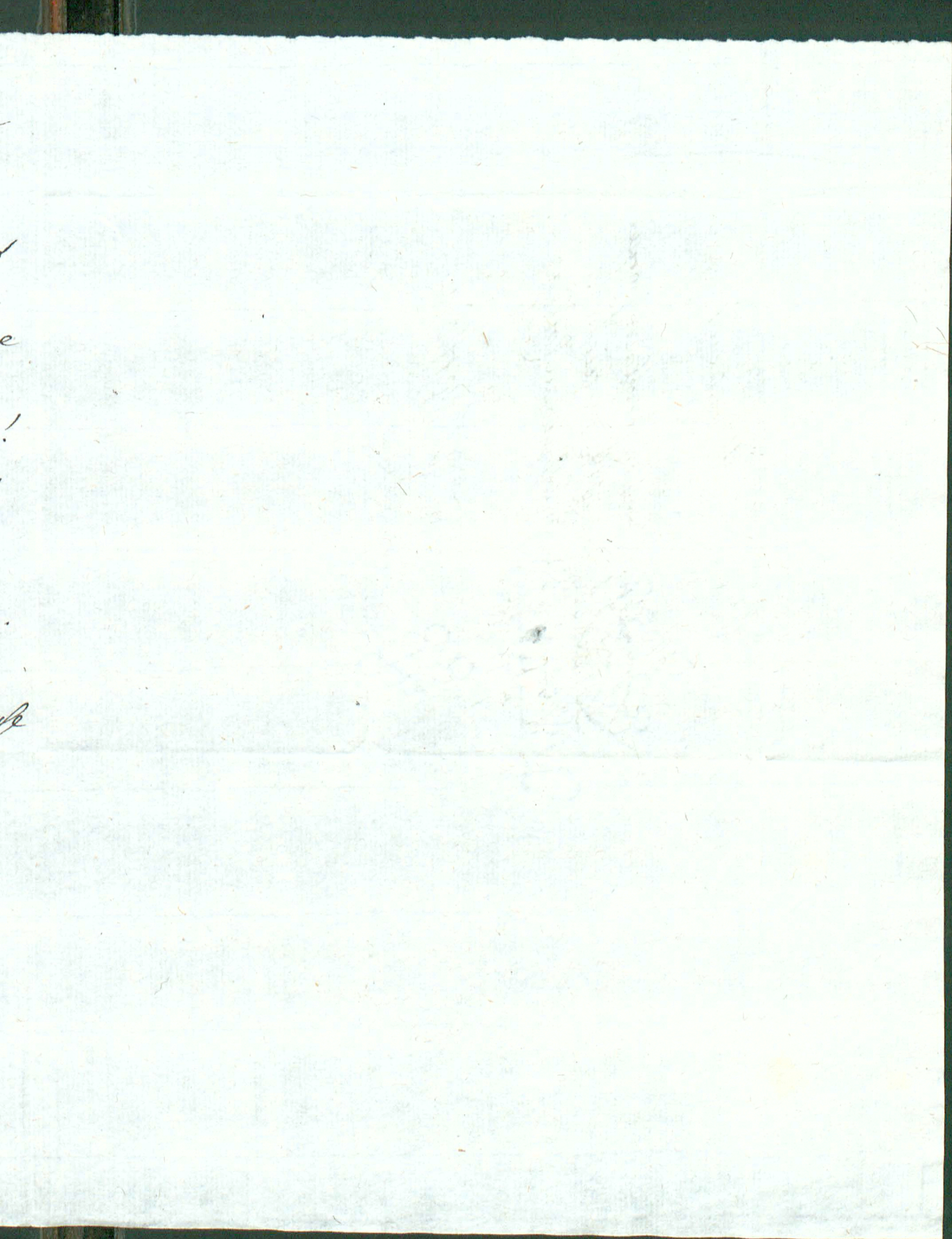
conjoncture. Il faut que vos françois de Berlin aient bien de
la dévotion. Je crois qu'ici, vous n'auriez pas eu quatre
Auditeurs. Si la Gazette en m'annonçant l'expédition du
Général Haddick, ne m'eût appris en même temps, qu'il fût
consenté d'une contribution modique, j'aurais été fort en
peine pour vous & pour nos Amis. Dieu veuille qu'une
prompte paix, vous mette à couvert pour toujours
de pareilles alarmes, & finisse les maux de l'Allemagne!

Ne manquez point, je vous prie, de mettre ma Déclaration
au sujet du Contrefacteur Hollandois, dans votre premier
trimestre. Je suis votre conseil, & il y aura de mes
Exemplaires dans tous les lieux que la Guerre ne désolé pas.

Mes respects & amitiés chez vous & chez nos Amis.

Adieu, mon très-cher; Dieu vous donne une longue
année & à toute votre Maison! Je vous embrasse &
suis inviolablement à vous De Vattel.

Le tems ne m'a point permis de faire seulement brocher
le Livre que je vous envoie. Hier se tira la dernière feuille,
& aujourd'hui on fait le ballot.



Monsieur

Monsieur Tormey, Secrétaire perpé-
tuel de l'Académie R. des sciences
Professeur de Philosophie au Collège
Français.

à Berlin.

Voici, mon cher Ami, un Extrait ou dernier Ouvrage de M.
Dertaud, auquel je vous prie de donner place dans votre premier
Journal. Vous riez sans doute des Journaux fort laids: j'en ai
point encore vu votre premier Trimestre de cette année, où je
m'attens de trouver un Extrait de mes Mélanges, que vous m'avez
promis de donner; en avertissant que je n'ai aucune part
au titre de Polémique. Je souhaite avec raison cet Avertissement,
puisque la Bibliothèque des arts & sciences a crié si haut le titre grec
que mon Libraire a dû rendre ridicule: à mon petit Ouvrage.
Je compte que je verrai aussi dans ce 1^{er} volume l'Extrait de
mon Droit des gens. J'ai vu celui que vous avez envoyé au
Journal Encyclopédique. Mon Ouvrage est fort approuvé
en Hollande & à Paris. La Contrefaçon de l'ouvrage nous a uni
en Hollande pour le rebis, mais elle ne pourra entrer en
France, où j'ai une permission exclusive pour mon Edition.
S'il plaît à Dieu de rendre la paix à l'Allemagne, je compte
que nous y verserons en peu de temps les Exemplaires, qui nous
restent. Mais je desirerai cette paix pour des raisons bien plus
importantes, sans lesquelles je n'oublie pas l'indolence & le repos
de mes Amis. J'en ai eu mon particulier un extrême besoin.
Dieu veuille nous la rendre bientôt. Je fais mille vœux pour
vous, mon cher, & pour toute votre Maison, dans laquelle
je vous prie de faire agréer mes respects & mes amitiés.
Mes respects aussi je vous prie, à M. de Jarriges & à tous
nos Amis. Adieu, je suis toujours absolument à vous
à Neuchâtel le 6. Juillet 1758.
de Vattel.

J'envoie ma Lettre à M. Dertaud, qui veut y joindre deux mots.
Permettez que je profite de l'occasion pour faire parvenir à M. de J.

Je profite, Messieurs et très honorés frères
de ce lever afin de vos pay joindre les paquets. Je pense que
vous avez usés un peu de votre mémoire sur les spath et les charbons
fossiles et que vous les donnerez glorieusement dans les Mémoires de
l'Acad.

Vous pouvez joindre à votre première feuille de la Bib.
herminique le programme ci joint avec l'extrait de mon de
Vattel.

Je déplore avec vous la guerre qui ravage l'Allemagne.
Ses vœux que vous de prompt succès en Moravie le soit
de l'empire agissent un paix durable.

M. de Habbau vient de publier Mémoires sur les Fontaines
et les rivières en deux volumes in 12^e Lang: 1758.

Deux mémoires sur la formation des ac. 12^e Lang:
1758. Ces deux ouvrages sont pleins de découvertes
et de nouvelles vues. Par tout on y voit un jugement
indistinct dans les expériences; et profond dans les conséquences
qu'on en tire.

Je vous souhaite, Mon cher Monsieur, une santé
parfaite, et une prospérité constante à Vous et à votre
famille. Souvenez vous de bienvenue à moi et votre amitié et
comptes pour jamais. Les vœux m'ont été et sont un
actuellement tendres et respectueux. Je suis Vostre très h. et très
ob. B. B. B.

Wustel au Royumy.

à Dresde le 24. Mai 1763.

Dresden, 24. Mai 1763.

Manus.

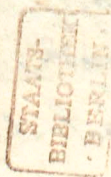
mon cher Ami, que je regrette le sort d'ici
li avec plaisir votre sermon sur la Paix: Le
sujet est intéressant, & vous l'avez traité en Orateur sage. On
eût fait cette paix trois ou quatre années plus tôt! Que de misères
épargnées! & cependant les frontières des souverains, au moins
en Allemagne, se trouveroient les mêmes. Mais enfin la Paix
est faite; amnistie entière du passé; & Dieu veuille maintenant
nos maîtres dans une concorde éternelle. Nous nous sentons
bien ici des funestes effets de la Guerre; l'argent est rare, & tout
à aussi haut prix que si on en avoit de trop. Je croirois les
marchands & Ouvriers de Varsovic de grands suifs, & ceux d'ici
sont suifs & demi.

Je suis arrivé il y a plus de quinze jours, & avec le desir de vous
répondre incessamment, je m'en acquitte seulement aujourd'hui.
On n'est point à soi en arrivant dans un lieu où il faut faire
la Cour, courir de visite en visite, & menbler un appartement
presque sans Ouvriers. Enfin, mon cher, je puis vous parler du
plaisir que m'a fait votre lettre, par les témoignages de votre
Amitié, & les bonnes Nouvelles que vous me donnez de votre
état. Je suis bien fâché cependant de voir que vous avez des

à Dresde le 24. Mai 1763.

Ne craignez jamais, mon cher Ami, que je regrette le sort d'un
de vos Ouvrages. J'ai lu avec plaisir votre sermon sur la Paix: Le
sujet est intéressant, & vous l'avez traité en Orateur sage. On
eût fait cette paix trois ou quatre années plus tôt! Que de misères
épargnées! & cependant les frontières des souverains, au moins
en Allemagne, se trouveroient les mêmes. Mais enfin la Paix
est faite; amnistie entière du passé; & Dieu veuille maintenir
nos maîtres dans une concorde éternelle. Nous nous sentons
bien ici des funestes effets de la Guerre; l'argent est rare, & tout
à aussi haut prix que si on en avoit de trop. Je croirois les
marchands & Ouvriers de Varsovic de grands Juifs, & ceux d'ici
sont Juifs & demi.

Je suis arrivé il y a plus de quinze jours, & avec le desir de vous
répondre incessamment, je m'en acquiesce seulement aujourd'hui.
On n'est point à soi en arrivant dans un lieu où il faut faire
la Cour, courir de visite en visite, & menbler un Apollonnet
presque sans Ouvriers. Enfin, mon cher, je puis vous parler du
plaisir que m'a fait votre lettre, par les témoignages de votre
Amitié, & les bonnes Nouvelles que vous me donnez de votre
état. Je suis bien fâché cependant de voir que vous avez des



perdes à regretter. Après plus d'une expérience, comment avez-vous
fait, mon cher Philosophe, pour ne point tenter la précaution de
l'inoculation? Notre Cour y a eû recours pour la jeune famille
Royale, après la perte du Prince Joseph, & elle a très-bien réussi. Les
Adversaires de cette méthode feront grand bruit de la mort d'une
jeune Demoiselle de Düna, arrivée il y a huit ou dix jours; mais
cet exemple ne prouve rien. Il est vrai qu'on avoit inoculé la
petite vérole à cet enfant; mais elle n'a point pris, le bras
s'est enflé d'une façon toute extraordinaire, & ce symptôme
fait voir que la jeune fille avoit quelque vice de constitution ou
de tempérament, qui a causé sa mort & l'eût causé également,
quoiqu'un peu plus tard, sans l'opération. Je souhaite de tout
mon cœur que vous conserviez les enfans qui vous restent, & que
Madame vous donne un fils digne de ses auteurs. Presque-les,
je vous prie, mes respects, & faites mes complimens aux autres.
J'apprends avec bien du regret que M. le Chancelier ne se porte pas bien,
& je fais des vœux très-sincères pour le rétablissement de sa
santé.

M. de Neuville qui est chez le Prince Lubomirski Strasnick m'a
paru un homme fort aimable, doux & plein d'esprit. Quant à M.
de Keyserling, ses procédés envers notre Cour ne m'ont pas permis
de le fréquenter, & je n'ai pu faire auprès de lui votre commission.

J'ai fait vos Complimens à M. de Dursfeldt, qui vous prie d'agréer
les siens; il est marié en effet, & comme le parti n'étoit pas fort
avantageux, sa fortune n'est point brillante; je le crois heureux
cependant & l'on dit qu'il a son Epouse aimable.

Le succès de vos travaux littéraires me fait un vrai plaisir,
sans me surprendre. Vous êtes bien laborieux, mon cher
Ami; & vous travaillez avec une grande facilité. Deormais
que je me retrouve en pays où l'on cultive les Lettres, je
lirai avec plaisir vos Principes de morale.

On me demande une nouvelle Edition du Droit des Gens
& de mes Œuvres mêlées. Ne pensez-vous pas que je pourrois
la faire annoncer par souscription? Je ne suis point assez
riche pour en abandonner tout le profit aux Libraires
& je voudrois en tirer quelque avantage, ne fût-ce que pour
acheter des Livres. Vous nous enverrez deormais
plus souvent, mon cher Ami; & nous profiterons du
bénéfice de la paix. Je vous embrasse tendrement & suis
bien sincèrement à vous L. de Vattel

Je vous enverrai par occasion, s'il se peut, ou par le chariot de poste,
mes Questions de D. N.

Monsieur 33.

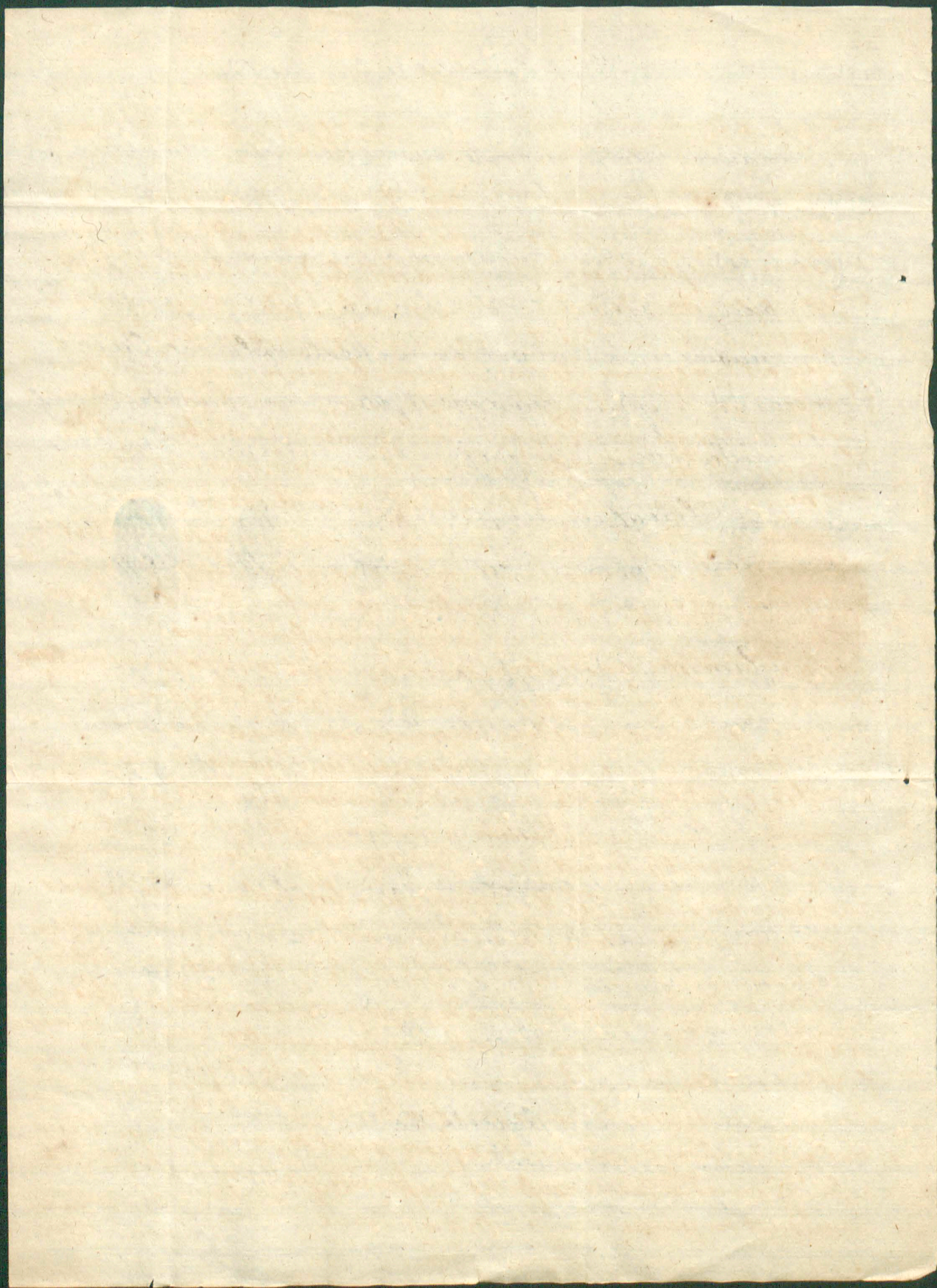
Monsieur Tourney Secrétaire perpétuel
de l'Académie Royale des sciences
et Professeur de Théologie au Collège
françois

¹⁴ Fr. Barthé à Berlin.

Dresde le 31. Mai 1763.

Vous aurez reçu sans doute, mon cher Ami, ma Lettre
du 24. & je ne vous répéterai point ce qu'elle contenoit.
Celle-ci est déjà pour vous donner une Commission. Voyez
combien je compte sur votre Amitié. Il faut que je me mette
en meubles ici, & tout y est d'une cherté extrême. On me
demande cinq Eus bon argent pour une chaise de caanes
travaillée à jour, telle que j'en ai vu autrefois chez vous,
& qui coûtoient un Ecu piece. Si on peut les avoir encore
au même prix, ou au moins fort au dessous de ce qu'on
veut les vendre ici, je vous prie de m'en envoyer
incessamment deux. Il y a sans doute des rouliers
qui vont & viennent entre Berlin & Dresde: sinon
vous pourriez les envoyer par Leipzig. Marquez-
moi d'abord si vous pouvez me faire cette emplette,
& à quel prix, en comptant par Ducats d'or, car je
ne connois pas la valeur de votre monnoie actuelle.
Mais comme j'en écris aussi à M. Dequelin,
entendez-vous ensemble, mes bons Amis, afin de ne
pas acheter à double. Rien de nouveau ici. Le Ministre,
qui a été assez mal, se porte beaucoup mieux. Les
complimens très-humbles à Madame votre Epouse.
Adieu, mon cher Ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

L. de Vattel.



à Dreide le 22. Juin 1763.

Je suis très sensible, mon cher Ami, à la manière obligeante dont vous voulez bien vous prêter à ma Commission. Les chaises étant bien travaillées, je ne les trouve pas chères à six Ducats la douzaine, & je vous envoie ci-joints ces six Ducats. J'aurois joint les frais d'emballage, si j'eusse su à quoi ils montoient: Faire en sorte que le voiturier les paie, & je le rembourserai en lui payant le port, pour lequel je vous prie de convenir avec lui, en bonnes espèces de saxe, ou en valeur de Ducat à 2 Rms 18 grs. pièce. Je me rapporte à vous pour le choix des chaises, solides, propres & commodes. On les veut larges aujourd'hui & le dossier pas trop haut: Il faut regarder que l'ouvrage de cannes à jour soit bien fait & solide. Je serai bien aise qu'elles s'expédient promptement: Cependant il vaudroit mieux attendre un peu, & que ce fût en droiture, sans passer par Leipzig.

Je prierai M. de Goltz notre Ministre à votre Cour de vous porter mes deux derniers Ouvrages. Il partira dans peu.

M. Dequelin sera actuellement à Potsdam; je ne vous
charge pas de compliments pour lui. C'est une perte
pour vous que son changement de domicile. Sa
compagnie vous auroit fait plaisir, & vous n'eussiez
pu manquer de devenir Amis.

Je ferai vos Compl. à M. Godefroy. Les miens sont
aux Amis & singulièrement à Mad^e votre épouse.
Adieu, mon cher Ami Je suis tout à vous
L. de Vattel

à Toeplitz le 9. Juill. 1763.

Votre Lettre, mon cher Ami, m'est parvenue ce matin seulement, quoiqu'elle fût du 3. Ce n'est plus la peine de faire venir des Chaises de Berlin. J'en trouve à Dresde à 36 Eus la douzaine, bon argent à la vérité; mais le port des vôtres en porterait presque la différence. Je vous remercie donc de tout mon Cœur de la peine que vous avez prise, & vous pourrai me renvoyer mes six ducats dans une Lettre, que vous remettrez à M. Sternickel Secrétaire d'Ambassade de Saxe, à qui j'avois adressé la mienne pour vous avec ces mêmes six ducats.

Me voici au fameux bain de Toeplitz, non pour me guérir de quelque vieille blessure, n'en ayant jamais reçu que de celles dont les bains ne guérissent pas, mais pour y faire le Roi & son Ministre & faire mes fonctions. Je crains,

mon cher, vous avoir écrit il y a long-temps que je
travaille au Cabinet dans les Affaires étrangères. Vous
aurez vu le Mémoire que j'ai fait cet hyver sur la Pologne.
J'ai la satisfaction de voir qu'il est fort loué par tout,
& que j'ai persuadé le monde du bon droit de notre Duc;
mais il faudroit plus que de bonnes raisons pour le
maintenir. La famille Rastoryski est la première
cause du mal qui lui arrive, & joue maintenant à
perdre la Pologne entière. Mais je veux espérer
encore que toutes les Puissances sentiront la nécessité
de la garantir.

J'ai pris à Dresde un logement, où je suis assez bien,
mais jusqu'ici sans ménage, Mgr. le Premier Ministre
ayant voulu que je n'eusse point d'autre table que la
sienne. Le grand seigneur me témoigne depuis que je
suis en son mille bontés, & en général je crois que je
suis aimé & estimé ici & en Pologne. Je vis agréablement
& si ma pension étoit payée régulièrement j'aurois de quoi
me contenter, puisqu'elle va à deux mille Rens; mais
cela viendra de formais que cette malheureuse guerre
est finie: Alors il ne me manquera plus pour être
heureux qu'une Compagne aimable. Vous savez, mon

bon & ancien Ami, que j'ai toujours eue le cœur tendre;
aimer est un besoin pour moi, je vous l'avoue, & j'ajoute
sans garconade que j'en ai encore un autre de nature
moins délicate, mais au fond le fidèle associé du premier.
C'est un effet du tempérament, ou de la vie réglée que
j'ai toujours menée, également éloignée des excès & d'une
abstinence rigoureuse. La seule difficulté seroit de
me faire aimer d'une jeune & aimable fille, & cette
difficulté augmente chaque jour. Quoiqu'en disent
les Belles, je vois bien que l'esprit seul avec le caractère
ne les captive pas, ou il faut ^{que mon} ~~quel~~ visage de
25. ans ~~ait~~ eût le don de faire paroître ce que je disois
plus spirituel. Nous verrons toutefois encore, & je
ne désespère pas absolument. Quant à la maladie
du pays, mon cher Ami, je ne l'ai jamais connue
depuis l'âge de 14 ans, & je suis même aujourd'hui
plus gai que vous ne m'avez vu il y a 20. ans; c'est
que je n'ai point aujourd'hui de Maîtresse à Neuchâtel.
A propos de cette ville, on dit que M. Froment succédera
à M. de Mairéchal dans son Gouvernement. J'en serois
charmé. Faites lui, je vous prie, mes complimens & à
nos Amis, mais principalement à M. de Tormey. Je vous
ai envoyé par M. de Goltz mes deux derniers Ouvrages.
Adieu portez vous bien & aimez toujours votre vrai Ami
L. de Vattel

Monsieur

Monsieur Tormey Secrétaire
perpétuel de l'Académie Royale
des Sciences, de Professeurs de Philosophie
au Collège François

à Berlin.

Avril 1764.

Combien de temps j'ai été sans vous écrire, mon cher Monsieur? J'en suis honteux, en vérité, quoique mes occupations pussent me fournir une excuse, ou plutôt une justification. Le plus souvent, il ne me reste pas un moment pour écrire à mes Amis, & je n'ai plus le temps de voir compagnie, si ce n'est à la dérobée. Le genre de vie seroit trop dur, s'il avoit vous, mon cher, le remède que j'y ai trouvé? J'en suis marié à une Demoiselle jeune, jolie & aimable à tous égards: Elle ne m'a pas apporté du bien; mais je trouve des plaisirs chez moi, n'ayant plus le temps de les aller chercher.

Le Prime Administrateur m'a élevé au rang de Conseiller Privé. J'ai 2000 Louis d'appointemens, & je fais toutes les écritures françoises de quelque importance. Il y a de quoi vivre à 2000. Louis, mais rien au delà, dans une Ville où tout est cher.

Je regrette de n'avoir plus de temps à donner aux Lettres, pas seulement de quoi lire les Journaux; je deviens étranger dans une République qui m'est encore chère. Vous y figurez toujours, Monsieur. A quoi vous occupez vous maintenant? M. Bequelin, à qui je vous prie

de faire tenir l'inclus, a fini sa tâche, & s'establît à Berlin.
Vous le verrez sans doute au moins quelquefois. C'est un
homme d'un excellent Commerce, en qui les qualités
du cœur sont dans le même degré que les talens de
l'Esprit. Je voudrois bien être en tiers avec vous & lui.
Si je trouve peu de gens dont la société soit bien mon
fait. Nous étions mieux à Varsovie. J'avois très bien
réussi auprès des Polonois de la première classe, & j'en
regrette.

Je vous ai envoyé mes Questions de Droit Naturel.
Quel Jugement en portez vous, tout compliment à part.
Adieu, mon cher Ami; mes respects & Amitiés
à mad: votre Epouse & à nos Amis. Je vous
embrasse & suis de tout mon cœur, mon
cher Monsieur, Votre très-humble & très
obéissant serviteur
L. de Vattel

à Dreide le 14. Decemb. 1764.

Vous serez toujours persuadé, mon cher Ami, que si je ne vous écris pas, l'indifférence ni l'oubli n'ont aucune part à mon silence. Je le romps aujourd'hui pour une bonne occasion est. le Colonel de Stutterheim qui va résider à Berlin comme Ministre de Saxe, est un homme d'esprit & un Militaire qui aime les Lettres, d'un bon caractère, d'un Commerce doux & aimable, & enfin mon Ami. A tous ces titres, vous serez bien aise de le voir, & il desire de vous connoître. Rien ne vous empêchera, j'espère, de le fréquenter. Nous sommes réconciliés, Dieu merci; & puis vous ne vous mêlez que de la République des Lettres, toujours une, malgré les dissensions Politiques.

Je voudrais bien, mon cher Ami, pouvoir retourner, au moins en partie, à mes anciennes occupations; j'aimerois mieux lire Cicéron qu'une Dépêche, & je goûtois bien plus de satisfaction à écrire le Droit des gens, que je n'en trouve dans tout le travail du Cabinet. L'oubli insensiblement le peu que je savois, & je ne

Je suis plus instruit de ce qui se passe dans le monde littéraire.
J'ignore si depuis cinq ans il s'est imprimé un bon
livre, ne lisant pas même les journaux. Quelques
pages d'Homère, de Cicéron, ou d'Horace, dans mes instans
de loisir; voilà toutes mes lectures.

En revanche, j'aurai bientôt des occupations paternelles.
Mon gendre est dans le neuvième mois. Si elle me donne
un fils, je prendrai soin moi-même de l'instruire.

Je suis Auditeur très-peu assidu de M. Godefroy, & je
le vois rarement. La petite Eglise a obtenu des privilèges
qui la mettent à l'aise: Il peut baptiser, & béner les
Mariages; & les Reformés sont Citoyens, avec peu de
limitations. Dieu merci, la tolérance gagne bien
du terrain dans notre siècle. Il n'y a plus de persécuteurs
que des Prêtres intéressés, ou leurs folles Dupes, ou enfin
d'hypocrites & cruels Ambitieux. Recevez, Monsieur,
les complimens de mon gendre, & faites agréer les miens
à Madame Formey & aux Dames. Commencez une nouvelle
année sous les plus favorables auspices. & soyez toujours
convaincu de la tendre amitié avec laquelle je suis
Votre très-attaché serviteur L. de Vattel,

à Dresde le 21. Sept. 1765.

Excusez, mon cher Ami, une erreur de mémoire dans un
homme fort distrait par des soins & des occupations diverses.
Je croyois vous avoir annoncé la naissance de mon fils,
dont la mère se délivra le dernier quart d'heure du mois
de Janvier. Si j'ai goûté les douceurs de la paternité, j'en ai
déjà éprouvé les peines. La pousse des dents a mis mon
enfant entre grand danger, & les Médecins nous
avaient annoncé sa perte. Mais comme je ne crois non
plus à leur infailibilité qu'à celle du Pape, je ne perdis
point l'espérance. Je rassurai ma femme, & plié de ce
cruel arrêt, & heureusement le pauvre petit en a
appellé. Il est beaucoup mieux; mais les dents ne
paraissent point encore; & par cette raison, nous ne
pouvons pas sans inquiétude. J'ai été obligé de le faire
nourrir à la cuiller, de bouillie & de lait de vache. Il ne
se présentait pour nourrir que des filles de mauvaise
vie, dont la santé étoit plus que suspecte. Nous ne
voulions pas risquer de faire passer dans les veines
de cette innocente criature le poison d'hispaniola. Ma
femme résolut de le nourrir elle-même; mais après un
accouchement très-pénible, elle se trouva hors d'état

de remplir ce louable dessein; il falut recourir au lait de vache. Cela nous a bien réussi; & jusqu'à cette époque des dents, mon enfant étoit en très-bon état. Il s'y remettra, s'il plaît à Dieu. Dites-moi, mon cher, si les vôtres ont beaucoup souffert de ce même mal, & ce que vous avez fait pour les soulager.

Tâtes, je vous prie, à M. Bequelin mon oncleinard sur son nouveau né. Je ne puis me faire à demeurer ainsi sans commerce direct avec un Ami si cher. Mais il a ses misères sans doute; j'espère qu'elles n'auront pas toujours lieu.

Vous avez actuellement à Berlin un autre de mes Amis, que la maudite Politique aura aussi empêché de passer ici; c'est M. Bertrand, qui accompagne les Comtes Muiszsch dans leurs Voyages. Comme je ne doute pas que vous n'ayez fait connoissance, je vous adresse un billet pour lui. S'il étoit déjà parti, vous me renverrez s.v.p. le billet.

Le jeune homme que vous me recommandez m'a rendu votre lettre. Il aura un bon Patron dans le respectable Vieillard, que je vois quelquefois, & qui pourra le recommander ici à diverses personnes; si l'occasion se présente de lui marquer le cas que je fais de ce qui vient de vous, je n'y manquerai pas.

Vous m'étonnez en me donnant à entendre que M. de Flatterheim ne cultive pas votre connoissance. Ce ne peut être faute de trouver de la satisfaction à vous voir. Mais il est peut-être entraîné dans un tourbillon de connoissances de Cour, ou militaires; & de plus, je juge aux lamentations qu'il fait sur la cherté de toutes choses, & sur la modicité de ses Appointemens, que ses finances

ne lui permettent pas d'inviter souvent du monde chez lui.
Mais sur moi, je vous prie, naturellement, sur quoi vous
juger qu'il ne desiré pas d'entretenir la conversation avec vous.

L'air de Dresde ne me convient pas comme celui de Varsovie,
& je ne suis point content ici de ma santé. Depuis huit ou
neuf mois, un dévoiement hémorroidal me tracasse
& commence à m'affaiblir. Cela joint à mes occupations
de devoir, me laisse à peine le temps de jeter quelque fois
les yeux sur Homère & Cicéron. Ce dernier me charme de
plus en plus, & me parait toujours nouveau. Quel génie,
quel jugement exquis dans toutes les matieres! Qu'il est plein
de sentiment, & comme il le rend dans le vrai langage du
Cœur! Je ferai de ses Ouvrages la lecture perpétuelle de mon
fils; & s'il les goûte bien, je me flaterai qu'il sera un jour
quelque chose. J'adopte la regle de Quintilien.

Donnez-moi quelquefois, mon cher Ami, des nouvelles
de la Littérature. Je crains d'y devenir étranger. Mondrout
des Lys a fait grande fortune en Angleterre, où on l'a traduit.
A Vienne il est sur les Bureaux d'expédition, & on le cite
dans les écrits, comme Livre Classique. Je vous fais part de
ces succès comme à mon Ami. Adieu, mon cher; recevez
les complimens de ma femme & faites les agréer avec les
miens à M^{lle} Torney. Assurez de mon souvenir ceux qui ne
m'ont pas oublié; je me flate que M. le Chancelier de Sarriges
recevra avec amitié ce que vous lui direz de ma part. Je
vous embrasse de tout mon Cœur

Monsieur
Monsieur Tormey
Secrétaire perpétuel de l'Académie
Royale des sciences &c.

a Berlin

à Dresde le 14. Juillet 1767.

J'ai reçu votre lettre, mon très-cher Ami; avec le Traité
sur l'éducation, que je lirai avec empressement, & que j'ai
dép. commencé. Je suis fort de votre avis, sur le point que
vous recommandez, particulièrement, & je veille à faire
accroître mon petit garçon, de manière à lui procurer
telle gaîté; que vous nommez avec raison le précieux
baume de la vie. Vous êtes, mon cher Ami, un grand
exemple des avantages que procure cette heureuse disposition.
On en doit, je crois, le premier fonds au tempérament.
Mais ce fonds peut s'accroître, ou se détruire par l'éducation.
Mon petit est naturellement gai, très-vif & vigoureux.
Je ne sais si je juge en vieux papa, qui n'a que ce seul enfant,
mais il me semble montrer beaucoup d'intelligence pour
son âge. Ma femme, qui vous salue cordialement, se porte
même que Mad. Torney & toute votre famille, se porte
bien. Voilà l'histoire de ma famille bientôt faite;
je vous remercie du détail que vous me faites sur la vôtre.
C'est avec la plus douce satisfaction, que je vois dans
toutes vos lettres, l'expression du bonheur dont vous

jouir. Le contentement est en partie le fruit de la philosophie;
mais vous le devez aussi à d'heureuses dispositions naturelles,
à ce baume dont nous parlions tout à l'heure.

Vous êtes bien heureux, mon cher Ami, de conserver votre
santé avec tant de travaux littéraires, ou plutôt de l'avoir
recouvrée, après l'état où vous vous êtes vu. Chacun a
son tour dans ce Monde: je me portois très bien alors;
depuis plus de deux ans, je ne fais qu'aanguir. Mon
voyage de l'année dernière m'avoit presque entièrement
rétabli: Je suis retombé ici, & je me vois obligé de recourir
encore à l'air salubre de la Suisse. Dans peu de jours, j'en
demanderai la permission; & me flattant de l'obtenir,
je fais mon compte de partir avant la fin de l'été.
Je serois déjà en chemin, sans la maladie du route de
Reming. Il est même depuis quelques jours, & les
Médecins commencent à nous donner espérance.

Saluez tendrement de ma part votre cher Vaisin. J'ai
sensiblement compati à la perte qu'il a faite.

M. Ferber se loue fort du bon accueil qu'il a reçu de
vous, & je vous en remercie.

Oui, mon cher, j'ai lu *Besilair*, & il m'a fait la même impression qu'à vous. Mais concevez-vous que dans notre siècle, il se trouve un Corps, je ne dis pas assez aveugle, ou assez injuste, mais assez d'ignorance & de pudeur pour condamner un pareil ouvrage?

Je suis ravi d'apprendre le rétablissement de M. le Grand Chancelier, & je vous prie de le lui témoigner. Ne pourroit-il point secourir les honnêtes gens de certain pays, contre leur indigne V.G. Je puis lui protester en honnête-homme, que par là il feroit le vrai service du Maître, dont M. gâte les affaires de ces côtés-là, autant qu'il lui est possible de les gâter. Si l'on prenoit de bonnes informations, on verroit la fausseté & le venin de celles que donne cet homme.

Adieu, mon très-cher Ami; mes respects & amitiés à Madame & à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement

Monsieur

Monsieur Tormey
Secrétaire perpétuel de l'Académie
Royale des sciences et Belles lettres.

à Berlin.